

Au Soi inconnu

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
Valoir	3
Devoir	43
Vouloir	57
Pouvoir	91
Index des Auteurs	107

Avant-Propos

Il s'agit de trouver un bon antagoniste du Faire. Le Dire, pour un artiste, fait partie du Faire, comme, d'ailleurs, le Connaître. Il faudrait peut-être s'attarder sur l'Être, mais, premièrement, le mot est trop galvaudé par le philosophe bavard, et, deuxièmement, il incarne un état ou un constat statique, tandis que j'aimerais trouver une source de mon dynamisme et de ma créativité. C'est pour la même raison que j'écarterais le Rêver, puisqu'il ne reflète qu'une seule facette de mon regard, l'imaginaire, tandis que mes ressorts les plus puissants me mettent en contact avec le réel.

C'est ainsi, qu'au lieu de me poser la question *Qu'est-ce qui est le complémentaire du Faire ?* je demanderais *Quelle est la source de mon meilleur Faire ?* Tout d'abord, je remarque, que dans l'inessentiel, moi, l'agent, et moi, l'instigateur, c'est le même personnage. Tandis que dans l'action, s'avérant une création, ma conscience se dédouble : j'y subis plus que je ne maîtrise ! Mais ce n'est pas l'écoute du monde, des autres, qui me souffle des émotions, des images, des idées, des mots, des états d'âme, mais une voix interne, certes inarticulée, inaudible, intraduisible dans les concepts, déjà présents dans mes expériences ou mes mémoires. Je porte donc en moi ces deux Moi : celui qui crée, exécute, produit, construit, et celui qui vibre, souffre, présage des mélodies et des rythmes, justifie des audaces et des capitulations, constitue des états d'âme qu'il s'agit de peindre. Faute de mieux j'appellerai le premier – le soi connu, et le second – le soi inconnu. Connu, parce qu'il s'agit de ses actes parfaitement articulés et justifiables ; inconnu, car se refusant à toute analyse rationnelle et dépourvu de tout langage.

Dans ce livre, je passerai en revue d'autres tentatives philosophiques, pour couvrir l'espace de ma propre dichotomie : le soi *vrai, absolu, intentionnel, inconscient, infini* etc.

Le soi inconnu est habité par plusieurs locataires, dont le plus évident s'appelle le Bien, qui nous rend sensibles à la coloration éthique de nos gestes et idées. Un autre, plus obscur, pourrait s'appeler le Rêve et porterait des étiquettes telles que passion, élan, création. Dans les deux cas, il s'agit d'un don divin, injustifiable, incompréhensible ; je suppose donc un Créateur, ou un Dieu Inconnu, dont s'ornait l'Aréopage grec et dont se moquera St Paul.

Comme toutes les sources universelles, le soi inconnu possède les modalités humaines de valoir, de devoir, de vouloir et de pouvoir, qui se résument de la façon la plus complète dans l'acte de création artistique. Et puisque la philosophie la bonne n'est qu'une branche de l'arbre poétique, donc artistique, la focalisation de mon discours autour de l'art est une démarche philosophique.

La consolation par la hauteur du Beau, et le Langage comme vaste traduction humaine de messages divins profonds – tels devraient être les seuls sujets d'une philosophie intelligente et noble. Il va sans dire, que dans les deux cas il s'agit d'une espèce de culte de l'inexistant. Et que ce qui existe soit l'apanage de la science ; la philosophie affichant ses ambitions scientifiques est condamnée à la platitude.

PHI,

Provence,

décembre 2016

Valoir

Parmi nos actes, nos pensées et nos passions, ce qui mérite d'incarner notre soi le meilleur, le soi inconnu, est ce qui se produit, comme si nous étions immortels, ou bien au nom de l'immortalité : *La vie est un combat pour l'immortalité. L'immortalité, c'est la perception et non pas l'idée de la vie* – M.Prichvine - *Жизнь — это борьба за бессмертие. Бессмертие не идея, а самочувствие жизни.*

Avoir son propre soi (le soi connu) n'est pas un fait ou un point de départ, mais un but et une permanente conquête (le soi inconnu n'étant que contraintes et commencements). Face à la dissension avec la raison. Le moi docile est troupeau. *Le moi est plus dans ce qui gouverne que dans ce qui est gouverné* - St Augustin - *Magis sum ego in eo quod rego, quam in eo quod regor.*

Défier le temps est insignifiant aux yeux de l'éternité à moins que ce soit par le dédain de tout ce qui est irréversible. Rester dans le réversible, dans l'anamorphique - le plus beau trait de la jeunesse. La jeunesse - ne percer, ne posséder ni le monde ni soi-même ; avec la possession surgit la clarté, le souci et l'habitude ; porter haut l'ombre de soi-même. Les modernes sont jeunes par leurs doutes et vieux par leurs certitudes ; chez les Anciens, c'est l'inverse : leur poésie est celle de la maîtrise de leur propre voix et non pas de la hantise de l'écho des autres.

Mon âme a pour père mon soi inconnu et pour fiancé – le créateur en moi. Mais elle restera vierge, mieux à sa place près de ma croix ou de mes ascensions que de mes prêches ou de mes miracles.

Le soi connu ignore ses ressorts ; il se détache de son œuvre, que lui souffla le soi inconnu. *L'homme parfait est sans soi, l'homme inspiré est sans œuvre* - proverbe chinois. Les yeux se baissent, où règne le regard.

La verticalité est le goût des hiérarchies axiales, la préférence donnée à l'absolutisme des *comment*, par rapport au relativisme des *quoi*. Soit le *qui* se projette sur l'infini des exubérances, soit sur la platitude des connaissances.

Le sacrifice de l'horizontalité des réussites, la fidélité à la verticalité des chutes du soi connu et des envolées du soi inconnu - deux exercices de liberté, deux manières d'être rebelle.

Mes forces banales développent, en toute liberté, le bruit de mon soi connu ; mes forces supérieures enveloppent, dans une obéissance enchantée, la musique de mon soi inconnu. La liberté n'apporte rien à l'âme ; la servitude déprave l'esprit.

Je parcours mon soi illimité, à la recherche de son essence, je m'arrête aux suites de : *je pense, j'agis, j'innove, je suis ému, je maîtrise* - pour converger, finalement, vers leur limite commune - *je crée*. Mais pour qu'elle présente un intérêt, il faut qu'elle ne m'appartienne pas, il faut donc que j'aie un talent, que je sois un Ouvert. Le monde même reste un Ouvert, grâce à la création (Heidegger - *Das Werk hält das Offene der Welt offen*).

L'acquiescement radical est propre du soi inconnu ; la négation n'a sa place que parmi les contraintes et les buts du soi connu ; le mystère est dans l'existence même des axes et non pas dans des hiérarchies de leurs points ; l'instinct (liberté et volonté) détermine le *oui*, le calcul (intérêt ou savoir) dicte les *non*.

On admire le mieux le paysage, quand on est pourvu d'un immuable climat : *Soit que nous nous élevions jusque dans les cieux, soit que nous descendions jusque dans les abîmes, nous ne sortons point de nous-mêmes* – É. Condillac. Les autres répètent, avec Heidegger, qu'ils *se tiennent toujours hors d'eux-mêmes, auprès de l'Être - 'Ich bin' ist immer jenseits des Seins, neben dem Sein als ständiger Anwesenung* - qu'on soit dans le processus ou dans la frontière, qu'on soit Ouvert ou Fermé, qu'on soit regard ou énergie, on ne démord pas de son soi inconnu, ce gardien de l'être.

L'aristocratie n'est pas dans ce que j'hérite, mais dans ce que j'engendre ; j'hérite ce que mon soi connu m'énumère, j'engendre ce que mon soi inconnu chante dans son être. Au procès de ma vie, il ne suffit pas d'être témoin : *Afin qu'il témoigne d'avoir hérité ce qu'il est* – F. Hölderlin - *Damit er zeuge, was er sei, geerbt zu haben* - il faut aussi savoir me mettre dans la peau d'accusé ou dans les oripeaux de juge.

Toutes les idées de perfectionnement graduel ne faisaient que décerveler les hommes. Socrate, L. Tolstoï ou M. Gandhi propageaient cette sottise. *Je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en ayant la pleine conscience de son amélioration* - Socrate. Alors je n'ai aucune chance de bien vivre, moi, qui aime brûler les ponts, qui découvre en moi-même de nouvelles hontes ou de nouveaux vides. Deviner, même inconsciemment, ce qui, en moi, reste immuable et invariant, a plus de chances de rendre ma vie supportable. *Vivre selon ton soi le plus noble, qui est en toi* - Aristote – et peu importe, que ce soi reste inconnu.

Toute exploration des ampleurs ou profondeurs humaines m'éclaire sur moi-même, et Lao Tseu a tort : *Plus on voyage au loin, moins on se connaît* ; c'est le séjour dans la hauteur, qui m'apprend, que le vrai soi (celui de Plotin ou mon *soi inconnu*) est inaccessible ; mais pour réussir ce voyage, je dois devenir impondérable et être porté par mon propre souffle

– et je me porte d'autant mieux quand je suis conscient de ne pas me connaître.

Pour me trouver en tête-à-tête avec mon soi inconnu, il faut me vider, me débarrasser du ballast des choses terrestres et aspirer à une hauteur céleste. Pour découvrir, peut-être, dans ce vide béni - l'origine d'une pure plénitude : *Se servir du vide pour penser le plein* – H.Bergson.

Le perfectionnement de mon savoir ou de mes capacités ne demande aucun effort de ma volonté, il est presque mécanique. Il s'agit non pas de viser un perfectionnement comparatif, mais miser sur le parfait superlatif de mon soi inconnu, qui n'est que la résurrection du Dieu proclamé mort.

Les prix, ce sont des moyens ; les valeurs, ce sont des buts ; les vecteurs, ce sont des contraintes. Le soi inconnu se manifeste dans les contraintes ; le soi connu formule les buts et forge les moyens. Les plus belles valeurs sont irrationnelles, une valeur rationnelle se réduit à un prix ; une chose irrationnelle, déclarée sans prix, a des chances de s'avérer valeur.

En l'absence des autres, je me place, spontanément, aux extrémités de tous les axes de valeurs ; mais mes superlatifs s'effondrent à toute épreuve du comparatif. Être dans la vie ou dans l'art, parfois, surtout si l'on n'est pas Nietzsche, s'excluent : *Je compare, donc je vis* – O.Mandelstam - *Я сравниваю — значит, я живу*. Il faut savoir choisir entre le regard et le poids : *Quand je me considère, je me désole ; quand je me compare, je me console* – Ch.Talleyrand. Dans *considérer*, on sent la présence des astres ; dans *comparer*, gît une égalité des pareils. *Si je me considère, je m'annule* - Valéry. Le soi connu, dont il est question ici, est, en effet, source de nos hontes, il est dans le comparatif ; le superlatif ne s'applique qu'au soi inconnu, dont on dit : *Humble quand je me compare, inconnu quand je me considère* – M.Tsvétaeva.

L'opposition centrale, dans la vie, est entre le réel et le rêve ; il vaut mieux être plus près du rêve du monde que du moi-même réel ; les appels grandiloquents, qui visent les fières retrouvailles avec moi-même, visent, le plus souvent, le moi réel, le connu, l'inférieur. Mais le soi de rêve est inaccessible comme but et ne se manifeste que dans les contraintes.

L'esprit parle, le cœur rit, gémit ou hurle, l'âme chante, et mon soi inconnu compose une musique, à laquelle ils devront s'adapter et s'y inscrire.

Savoir m'incliner devant ce qui me dépasse sur une échelle non-quantifiable, devant mon soi inconnu, par exemple, qui résume ce qu'il y a de divin dans mes frissons. *Il faut que l'homme libre prenne quelquefois la liberté d'être esclave* - J.Renard.

Quand un noble vouloir a la chance d'être porté par un pouvoir intellectuel, il résulte en un valoir poétique – la volonté de puissance de mon soi connu, faisant vibrer les meilleures cordes de mon soi inconnu. Tout *impetus* (élan) se désintéressant du *scopum* (regard, profané en cible) et se résumant en un *conatus* (intensité).

Celui qui se cherche cherche un père ; celui qui s'est trouvé cherche un frère ; celui qui est ironique avec son soi connu prodigue et pathétique avec son soi inconnu prodigue invente son arbre généalogique descendant.

[Nietzsche](#) prône la guerre – ni de races ni de classes ni de masses – mais la guerre de *faces*, à l'intérieur de l'homme seul et acquiescent, dont la face à défendre, ou plutôt à sauver, s'appelle surhomme, la seule face divine et immortelle. Les trois autres faces – l'homme, les hommes, le sous-homme – constituent mon soi connu mortel, muni d'auto-défenses suffisantes.

Cultiver le rêve, c'est être un Ouvert, accepter de tendre vers de belles et lumineuses limites, qui ne m'appartiennent pas, sont au-delà de mon soi connu et me fascinent. *La limite : être encore immanent, mais indiquer déjà une transcendance* – K.Jaspers - *Die Grenze : noch immament zu sein und schon auf Transzendenz zu weisen*. La transcendance : une hauteur, me concernant profondément, tout en m'étant inaccessible ; mon soi inconnu y réside.

Mon soi connu me classe au milieu de mes contemporains, mon soi inconnu ne communique qu'avec les sources de l'homme éternel. L'esprit ou l'âme, le comparatif ou le superlatif ; le bon Narcisse n'admire que le second.

On traverse les passions, les souffrances, les illuminations ; on adresse à leur source, à son soi inconnu, les vœux de reconnaissance et de vénération ; on comprend que le sens de l'existence est d'entretenir cette soif profonde et cette haute musique. Et l'on tombe sur les crétins, pour qui *la fin suprême de l'homme : connaître d'une manière adéquate et soi-même, et toutes les choses* - Spinoza - *finis ultimus : se resque omnes adæquate concipiendum*. De ces crétins est né le robot moderne, ignorant et la soif et la musique.

Sur les axes des valeurs, [Aristote](#) cherche des commencements, [Kant](#) - des frontières, leurs épigones - leurs points préférés. Mais [Nietzsche](#) ennoblit l'axe tout entier, en le munissant d'une même intensité, qui est le fond de notre moi ; cette axiologie s'appelle l'éternel retour du même ; ce qui change en moi n'est pas moi.

Un maître survit aux contraintes des moyens (voir Goethe) et dépérit dans l'ennui des buts ; son soi est mieux visible dans les contraintes projetées que dans les buts atteints. C'est la banale liberté des moyens et la transparence des fins qui tuent toute noblesse. La noblesse commence

souvent par la conscience des barreaux de la cage, dans laquelle se tient le soi inconnu et fauve. Chez le sage, c'est à dire chez celui dont le soi vigile valide le soi onirique, cette cage devient Caverne.

Le grand homme s'émerveille, humblement, au seuil de l'homme et se reconnaît raté. À comparer avec la médiocrité du rêve du surhomme, ignorant le ratage primordial, celui de la possession de soi-même. *L'homme vaut vraiment dans la mesure, où il s'est libéré de son soi* – A.Einstein - *Der wahre Wert eines Menschen läßt sich daran messen, wie weit er sich von seinem Ich befreit hat.*

Les récipients et moi : le calice, dont seule la lie fait sentir la profondeur ; ou le vase, dans lequel je me verse, et dont je devine la forme dès les premières gouttes. *Être conscient de la lie est signe de la présence de l'âme* - Don Aminado - *Ощущение осадка есть признак души.*

Ma vie, c'est la trouvaille de Tout par quelque chose qui est moi. Pour les autres : *La vie est une quête, par un Rien, d'après quelque chose* – Ch.Morgenstern - *Das Leben ist die Suche des Nichts nach dem Etwas.*

Tout le monde cultive le souci de soi, mais, ordinairement, avec le regard de l'autre. C'est le souci de l'autre qui fait l'homme, surtout si son regard procède de lui-même.

Le choix est entre l'imposture (la *mystification de soi*) et la *conscience de soi*. L'artiste opte pour le premier terme, afin de communiquer avec la source de tout ce qui est mystérieusement humain. Les autres se partagent en deux groupes équivalents : les joueurs conformistes et les jouets anti-conformistes.

Le sur-moi freudien est plutôt un sous-moi, puisque la psychologie des profondeurs est, en réalité, une psychologie de la bassesse ; la

psychologie du souterrain fut créée par [Dostoïevsky](#), avec son sous-homme, et celle de la hauteur - par [Nietzsche](#), avec son surhomme.

Deux sortes d'hommes : ceux qui croient, qu'un geste ou une réflexion expriment leur fond, et ceux qui s'avouent intraduisibles. En langage de l'âme, seul le visage est et la lettre et l'esprit et le tableau. Mais je ne prouve son *authenticité* et grandeur qu'en *inventant* un masque monumental : *La folie des grandeurs est un masque de l'homme, qui se désespère de soi-même* – A.Schnitzler - *Größenwahn ist die Maske eines Menschen, der an sich selbst verzweifelt*. Et [Nietzsche](#) serait frappé de folie, puisque, un jour, il crut en soi-même : *Accordez-moi la folie, afin que je finisse par croire en moi-même ! - Gebt Wahnsinn, dass ich endlich an mich selber glaube !*.

Ne pas me connaître - pressentir ma valeur et ignorer mon prix. Ce qui m'est propre et ce qui est commun à tous, ce sont deux domaines d'égaux ressources et d'égaux valeurs. Ceux qui, avec morgue, se cherchent finissent, d'habitude, par tomber sur des banalités, personnelles ou collectives, et par en proclamer la fade paternité.

Cette vaine et niaise recherche de la vérité, de la justice et de la raison, à *l'intérieur de moi* ; ces choses froides se trouvent à l'intérieur des codes et langages ; le moi ne porte que de chaudes palpitations, traduisibles soit en musique soit en calcul. Même la bonne mathématique est plus près de la musique que du calcul, elle est l'art d'éviter le calcul - elle manipule les ombres plus magistralement que les nombres.

Le stoïcisme est une morale des sots, des lâches et des esclaves - vaincre son soi, qu'il n'est donné à personne ni à connaître ni à affronter ! Le maître porte, confraternellement et noblement, le poids des défaites des autres maîtres, ce mélange de honte et de pitié.

Pourquoi les âmes finirent-elles par devenir, comme les cervelles, tièdes, sans frisson ni fièvre ni éclat ? Parce qu'on suivit la recette [platonicienne](#) mal comprise : les nourrir. Mais au lieu de ne sélectionner que des aliments immatériels, composés d'élans et d'étonnements, pour en entretenir la pure flamme, on les encombra avec des matières lourdes, lois ou algorithmes, qui y éteignirent toute étincelle. *Étant grossier, tout esprit s'ignore et désire la chair, comme aliment et volupté* – J.Boehme - *Ein jeder Geist ist rohe, und kennet sich nicht : nun begehret ein jeder Geist Leib, beides zu einer Speise und Wonne* - c'est dans l'image ou dans la donzelle que l'esprit entretient la belle illusion de soi.

Les mêmes états et objets sont à l'origine des réactions romantique (chaude) ou mécanique (froide) ; mais le romantique y avait entendu de la musique, tandis que l'enregistreur y avait mesuré des décibels ou fréquences ; le conte de fée, face au compte rendu ; la réalité mélodique ou la réalité statistique. *Symbole et indice se regardent en chiens de faïence* - R.Debray. Toute la vie, en puissance, est en moi ; m'écouter, c'est y déceler la musique (et non pas le bruit) du monde, que je porte, pour la traduire ensuite dans mon regard.

Le dépassement, [nietzschéen](#) ou populaire, en tant que mode de propulsion vers le surhomme ou le superman, est une démarche des Fermés : en-deçà de la frontière, on peut espérer une fraternité artificielle, et au-delà - une satisfaction de la volonté de puissance. Ô combien plus noble est l'homme Ouvert, qui se fiche des dépassements, et vit de l'intensité de l'élan, l'attirant vers sa limite, qui ne lui appartient pas ! Chez les Fermés, tout passage à la limite les laisse avec et en eux-mêmes. Une définition d'Ouvert, mathématiquement rigoureuse, se trouve chez un poète : *Un désir s'élançe toujours vers ce qui n'est point lié* – F.Hölderlin - *Immer ins Ungebundene gehet eine Sehnsucht.*

Je ne me connais aucun progrès, dont je me sentirais fier, mais toute

continuité ou fidélité aux premiers émois de l'amour, de la création, de la liberté, bref à mon soi inconnu, non-évolutif, me réjouis. Celui qui vit du soi connu, dit : *Être libre n'est rien, devenir libre, c'est le sommet* – J.G.Fichte - *Frei sein ist nichts - frei werden ist der Himmel* - celui qui, en soi, avant toute lutte, ne portait déjà la liberté, ne découvrira que ses substituts.

On peut se permettre d'écrire sur le monde en ne s'appuyant que sur la profondeur, d'écrire sur son époque en ne maîtrisant que l'ampleur ; mais on ne peut se décrire soi-même qu'à une grande hauteur, où, à défaut du réel, on placera son idéal.

Garder la hauteur veut dire savoir prendre de haut même les plus nobles de mes propres emportements. Nietzsche, le plus accompli des nihilistes, *a vécu le nihilisme au fond de soi-même jusqu'au bout et le garde derrière soi, en-dessous de soi, en dehors de soi - hat den Nihilismus in sich zu Ende gelebt, - der ihn hinter sich, unter sich, außer sich hat.*

C'est d'après la place que j'accorde au *nihil* qu'on reconnaît le genre de nihilisme que je pratique. Dans le meilleur des cas, c'est le point de départ qui est visé, l'origine ou le point zéro de mon regard sur le monde, et que j'aurai débarrassé de la présence d'autrui. Mais les démons de Dostoïevsky le placent dans les finalités, et Nietzsche – dans le parcours ; on devient, chez eux, adversaire de Dieu ou des hommes, au lieu de soi-même.

Le sens de mon existence - l'intensité de mon regard, c'est à dire de mon rapport avec la vie, et qui s'atteint surtout grâce aux contraintes que je m'impose : mettre le désir au-dessus de la force (la volonté de puissance), ne pas m'attarder sur les choses, qui changent, entretenir l'excellence du regard (l'éternel retour du même), me mettre au-delà des valeurs, pour être moi-même leur vecteur (la réévaluation de toutes les valeurs) - trois synonymes du plan *nietzschéen*. Vie, volonté de puissance,

art - comme trois hypostases d'une même substance tragique !

Tous, aujourd'hui, ne s'occupent que de faire marcher les rouages d'une vie commune ; ils oublièrent la danse, qui ne naît qu'au fond de nous-mêmes, puisqu'ils n'écoutent que le forum. Seuls les poètes se désolent, *quand on n'a plus assez de musique en soi, pour faire danser la vie...* - F.Céline. Tant et si bien que le danseur se mue en calculateur. Nous aurions dû habituer la vie à notre cacophonie dès le plus jeune âge. *Il faut porter un chaos en soi, d'où peut émerger une étoile qui danse* - Nietzsche - *Man muss noch Chaos in sich haben, um einen tanzenden Stern gebären zu können*. La danse est à la marche ce que le chant est à la parole ou la poésie à la prose ou encore l'écriture en hauteur à l'écriture en longueur. Le bruit de fond, face à la musique, de pure forme.

Parmi ceux qui prétendent maîtriser leur meilleur soi, je ne connais aucun grand. La grandeur est dans la qualité de notre ouïe, permettant d'interpréter la voix de notre soi inconnu, et dans le talent de notre soi connu. Donc, il faut se moquer de ceux qui disent : *La vraie grandeur consiste à être maître de soi-même* - D.Defoe - *The true greatness of life is to be masters of ourselves*. Le seul soi, la source de ma perplexité, appartient à l'espèce et échappe à ma maîtrise ; je ne peux maîtriser que des traductions de l'original hermétique. La maîtrise de soi est de l'imposture ; elle n'aide qu'à me perdre au milieu des autres. Même dans la solitude, une ubiquité me guette : m'attacher à celui que j'invente ou à celui qui invente. Je suis grand, quand eux, miraculeusement, coïncident.

J'ai deux visages - l'adorateur et le créateur. Le second, c'est mon meilleur masque. *Nous sommes condamnés à nous inventer un masque, pour, ensuite, découvrir que ce masque est notre véritable visage* - O.Paz - *Estamos condenados a inventarnos una mascara y, después, a descubrir, que esa mascara es nuestro verdadero rostro*. Le symbole de ce masque est le regard, dans lequel ne se reconnaissent entièrement ni nos

yeux ni notre cervelle.

Les présomptueux ([St Augustin](#), Rousseau) imaginent pouvoir exhiber leurs vrais visages ; parmi les masqués avoués - profonds ou hautains - il y a ceux qui croient, que le masque les cache (Descartes, [Nietzsche](#)) et ceux, les plus lucides, qui les y réduisent ([Valéry](#), [Cioran](#)). *L'homme ne vit pas, il s'invente* - [Dostoïevsky](#) - *Человек не живёт, а самосочиняется*. Se montrer ou se cacher sont parfaitement équivalents ; m'inventer est mon seul visage transmissible.

Les *autres* ayant envahi tous les *soi-mêmes*, tous les buts, les moyens et même les contraintes devinrent interchangeable. *La noblesse adresse ses exigences à soi-même, la bassesse - aux autres* - Confucius. Le soi ne se voit pas avec les seuls yeux, qui rendent les hommes - fermés. Avoir un soi-même à soi, c'est avoir un regard, qui est frontière d'un Ouvert.

Élève-toi au-dessus de ton soi, et ton âme rationnelle s'élèvera aussi - [St Augustin](#) - *Transcende te ipsum, ratiocinatem animam te transcendere*. Et cette âme rationnelle s'appellera esprit, comme l'esprit sensuel s'appelle âme ; et la hauteur promise s'appellera mon soi inconnu, le vrai, l'irréel. Me méfier de l'élévation comparative, la réelle, où vit mon esprit et agit mon soi connu ; me vouer à l'élévation superlative, l'imaginaire, où s'exile mon âme et rêve mon soi inconnu.

Pour bien vivre, il faut entretenir en soi-même les plus fortes passions - [Platon](#). Où est leur force ? Dans l'agitation, l'intérêt ou la noblesse ? L'aristocrate s'y retrouve en compagnie du fanatique et du cynique.

C'est priser sa vie justement ce qu'elle est, de l'abandonner pour un songe - [Montaigne](#). Car le songe la survole et la soulève, tandis qu'un regard droit y plonge et la réduit à ce qu'elle risque de devenir en pleine veille - un constat songeur. La vie de mon soi connu, la plus profonde, est ce que

je fais et ce qu'elle fait de moi. La vie de mon soi inconnu, la plus haute, est ce que je parviens à ressentir comme mystère. Entre ces deux vies – la création, qui sous forme de solution fait entrevoir le fond de mystère.

Ceux qui se connaissent ont la sensibilité des circuits intégrés, qu'ils finiront un jour par devenir, jusqu'à l'advenue du premier robot humble et orgueilleux, du premier génie mécanique dans le domaine de l'esprit. La passion et l'orgueil, c'est tout connaître, sauf soi-même. *L'orgueil et l'humilité extrêmes sont signes de la méconnaissance extrême de soi-même* - Spinoza - *Maxima superbia vel abiectio est maxima sui ignorantia.*

La profondeur rassure et caresse ; toute joie en hauteur est fausse et lâche - Goethe - *Traulich und treu ist's in der Tiefe ; falsch und feig ist was oben sich freut.* Toute profondeur est promise à la machine. L'homme ne s'affirme qu'en hauteur du rêve, qui ne peut être que *faux et lâche*. Quand il s'enhardit, il devient un projet *rassurant*, vrai et minable. *Tous les lâches sont romantiques, ils s'inventent des vies à reculons, pleines d'éclats* – F.Céline - pleines d'ombres ! Les hautes ombres, romantiques et solitaires, sont plus fidèles à notre soi inconnu que les lumières, mécaniques et profondes, que notre soi connu partage avec tout le monde.

Le seul soi, que je puisse maîtriser, est le soi connu, qui peut être vaste et profond, mais restant, pour l'essentiel, commun ; la hauteur lui restera inaccessible, la hauteur, que seul peut habiter et animer mon soi inconnu, auteur et souffleur des plus belles des contraintes. *La liberté, ce n'est pas l'absence de contraintes, mais la maîtrise de soi-même* - Dostoïevsky - *Свобода не в том, чтоб не сдерживать себя, а в том, чтоб владеть собой.* Le degré de ma liberté, c'est la hauteur des contraintes, que je dois, veux et peux m'imposer, pour avoir le minimum de honte.

Tant qu'on est dans le comparatif, on ne touche pas à la vraie hauteur, qui

n'est atteinte que par le «tu vaux», par l'unification du talent et de la noblesse. *Au-dessus du «tu dois» - «tu veux ; au-dessus du «tu veux» - «je suis» - Nietzsche - Höher als „du sollst“ steht „du willst“, höher als „du willst“ steht „ich bin“.* La philosophie de la valeur est au-dessus de la philosophie de l'être. *La philosophie de l'existence est un mode de pensée, grâce auquel l'homme peut devenir soi-même - K.Jaspers - Die Existenzphilosophie ist das Denken, durch das der Mensch er selbst werden möchte* - ce soi, bien connu et commun, est un piètre but, à côté des contraintes monumentales du soi inconnu, se manifestant d'au-delà des valeurs mêmes.

S'il existe un moyen de rencontrer son soi, ce serait se perdre dans ou perdre contre ce qui est plus grand que moi. Sans passion, mon soi se réduit à une machine à gagner. *L'homme, qui s'est perdu dans une passion, a moins perdu que l'homme, qui a perdu sa passion - Kierkegaard.*

Le moi le plus vrai n'est pas le plus important - Valéry. Le plus important est le moi inconnu, l'invisible. *Il y a beaucoup d'hommes en un homme, et le plus visible est le moins vrai* - R.Debray. Le moi réel est l'action, le moi imaginaire - l'œuvre, le moi complexe - l'esprit créateur. Une hiérarchie des poupées gigognes. Dans les cendres de mon soi connu éteint, naîtra la flamme de mon soi inconnu.

De nos jours, on n'est visible que par ses griffes. Comme je plie mes ailes, je dois tourner mes armures vers l'intérieur, où se trament des sorties meurtrières. *La meilleure chance d'être sauvé est d'être désarmé* - Rilke - *Was uns schließlich birgt ist unser Schutzlossein.*

Plus profondément je me libère de mon soi connu, plus haut sera l'essor, en provenance de mon soi inconnu, dont je deviendrai esclave et/ou amoureux. *C'est dans la mesure qu'il réussit à se libérer de son soi, que*

se détermine la vraie valeur d'un homme – A.Einstein - Der wahre Wert eines Menschen hängt davon ab, in welchem Maße er es geschafft hat, sich von sich selbst zu befreien.

Dans ce monde, le seul bonheur, c'est de ne pas quitter des yeux soi-même - V.Nabokov - Единственное счастье в этом мире, это во все глаза смотреть на себя. C'est bien beau, le bonheur d'un outil divinement créé, mais il existe un bonheur plus envoûtant, celui du créateur : créer le regard !

Il faut être conformiste dans les petites choses et insurgé dans les grandes – V.Jankelevitch. Les grandes muant facilement en petites, toute insurrection est condamnée à tomber dans le conformisme. L'originalité est dans le choix de type de résignation. Notre meilleur soi, le soi inconnu, ne vit que dans l'humble superlatif immatériel et fuit l'orgueilleux comparatif matériel, ce faux négateur de la conformité. Les moutons disent : *La confiance en soi est l'aversion du conformisme – R.W.Emerson - Self-reliance is the aversion of conformity.* Ne pas prendre position est plus rare que s'insurger.

La primauté du regard, c'est la résignation à l'impossibilité de l'équilibre, ni même de l'entente, entre le moi observé et le moi qui s'observe (ce *no man's land* de la conscience ressemblerait au *néant* de Sartre), l'oubli du moi et la poursuite de l'acte d'observation guidé par le mot équidistant.

Le sens du progrès de mon intelligence : l'étendue de la réponse, la profondeur de la question, la hauteur, à laquelle j'ose mon silence. Le silence est ce bel arbre, où s'unifient, indigentes, les questions et réponses. Les réponses finissent par approfondir et consolider mon soi connu ; la source des questions renvoie à la hauteur invariante de mon soi inconnu et en assure l'éternel retour.

Le soi absolu (Kant, J.G.Fichte, Hegel) serait une pure liberté, source d'une vaste et profonde philosophie transcendantale ; mon soi inconnu est, avant tout, source de contraintes, pour que mon esprit parte de mon âme, dans un courant poétique, dont le premier souci est de garder la hauteur de source. La rigueur des valeurs face à la vigueur des vecteurs.

L'être de l'étant - l'une de ces expressions creuses, que pourtant Heidegger déclare équivalente au *retour éternel du même*, en voyant dans le *même* - l'immuable et l'indicible être (F.Schelling y aurait parlé d'*identique*, Hegel - d'*absolu* et mon soi inconnu ne serait pas très loin), et dans le *retour éternel* - des cycles incessants du devenir ne manifestant que de l'*étant*. Moi, je vois dans le *même* - l'intensité, qui n'a grand-chose ni de l'être marmoréen, ni du fugitif devenir ; elle se veut éternellement la même. L'être de l'étant - son seul bon sens se traduirait par le banal : derrière ce phénomène, quelle est la loi ? Mais ils continueront à vous terroriser, en enchaînant - c'est la *néantisation du néant* (*Nichtung des Nichts*) ou l'*audace* (*das Wagnis*) ou l'être-là (*das Dasein*)...

L'être, c'est ce fond de la réalité, matérielle ou mentale, qui joue trois rôles dans trois domaines disjoints : il guide la représentation, inspire les requêtes, sert de référence pour valider la représentation. Et son maître s'appellerait le *moi transcendantal*, celui qui défie toute science ; il est le complément intellectuel de son homologue artistique, du *moi inconnu*.

Les jugements ont deux dimensions - l'horizontale (à laquelle s'accroche la profondeur) et la verticale (tournée vers la hauteur). La première s'appuie sur nos connaissances responsables, et la seconde est dictée par notre goût irresponsable. La première facette est vite épuisée, devenant consensuelle, transparente et insipide. Seule la seconde permet de faire entendre l'appel de notre soi inconnu, ce juge infallible et inépuisable. Ceux qui perdirent tout contact avec celui-ci, marmonnent, doctes et bêtes : *Rien de plus honteux que d'afficher des affirmations avant les*

connaissances - Cicéron - *Nihil turpius quam cognitioni assertionem praecurrere.*

Le véritable fond de la création n'est ni mon ambition, ni mon savoir, ni même mon talent, mais mon soi inconnu, cette passerelle invisible, qui lie mon esprit à l'âme du monde, âme que d'autres appellent *être* - ce qui exige création et audace - et si cet appel devient inaudible, c'est que je devins un misérable *étant*, connaissant l'inertie et ignorant la création.

Tracer des frontières entre les clans ou écoles philosophiques est une tâche délicate. On peut commencer par le regard, que les philosophes eux-mêmes portent sur leurs exercices, et alors la première ligne de démarcation séparerait les scientifiques des artistes. Chez les premiers, il y a deux groupes : discours léger et prétention à la sagesse ([Platon](#), [Sénèque](#)), ou discours lourd et prétention à la rigueur scientifique ([Spinoza](#), [Hegel](#), E.Husserl). Chez les seconds, il y a aussi deux groupes : verbalisme prosaïque ([Heidegger](#)) ou intensité poétique ([Nietzsche](#)).

Que je réfléchisse sur le désagrément d'une piqûre d'abeille, ou sur l'origine de mon angoisse, ou sur le fondement de mes connaissances, je mets en œuvre le même cerveau, je m'appuie sur les mêmes expériences et la même logique, la part de l'abstrait est la même. Terroriser les gens avec des *méditations transcendantales*, opposées aux méditations empiriques ou psychologiques, est une fumisterie des rats de chaires universitaires. Le moi transcendantal, le moi sensoriel, le moi psychique est le seul et le même personnage, qui, une fois passé à l'action, devient le moi connu ; resté au stade de puissance il s'incarne dans le moi inconnu.

Le soi inconnu est tout simplement notre âme, qui, chez un philosophe, s'incarne dans l'une des deux hypostases du soi connu : elle devient cœur, dans la recherche de consolations à la détresse humaine, ou elle devient

esprit, dans son regard sur la merveille du langage.

L'esprit représente la marche de mon soi connu ; l'âme interprète la danse de mon soi inconnu. L'esprit est en contact permanent avec le monde ; l'âme ne quitte jamais ma propre conscience, façonnée par l'esprit et résumant l'essence du monde. L'interprétation est le dernier chaînon dans mes échanges avec l'*essentiel* (où la danse et le chant dominant) ; donc l'intentionnalité ou le souci, que d'autres placent près des choses, ne devraient pas quitter mon âme. Dans le secondaire, même l'esprit est inutile, le réflexe ou l'inertie suffisent. La *phénoménologie de l'esprit* ne s'occupe que du secondaire. La nature de l'esprit devrait céder à la culture de l'âme.

L'invention face à la reproduction, le sacrifice d'un soi si insaisissable face à la fidélité à un soi bien déterminé, - dans cette opposition des poses philosophiques, la première l'emporte largement sur la seconde, en qualité et même en cohérence : il suffit d'imaginer Marc-Aurèle vanter les vertus de la force, ou Montaigne se lamenter sur la souffrance, ou Nietzsche faire l'apologie de la faiblesse, ou Tolstoï se vautrer dans l'érotisme, ou Cioran en appeler au rire ; en revanche, Spinoza, Schopenhauer ou Sartre sont dans leurs *soi* respectifs, ce qui les rend plus ternes. Je ne connus que deux cas, où l'écrivain et l'homme, tous les deux pleins de noblesse, vécussent main dans la main, regard sur le regard, talent du talent – R.Char et R.Debray.

La même distance sépare ces trois séjours du soi : la profondeur de l'être, la platitude de l'avoir, la hauteur du rêver – l'intelligence, l'action, la noblesse.

La joie de contempler et de comprendre est le plus beau don de la nature – A.Einstein - *Freude am Schauen und Begreifen ist die schönste Gabe der Natur*. Ces deux dons - le mystère du soi inconnu et la créativité du soi

connu – sont des dons de la culture. Savoir fermer les yeux et se passer de raison est un don de la nature.

Viser, entendre, choisir, accéder sont des modes d'être d'un étant, de cet étant que nous, qui questionnons, sommes nous-mêmes - Heidegger - Hinsehen auf, Begreifen von, Wählen, Zugang zu sind Seinsmodi eines Seienden, des Seienden, das wir, die Fragenden, je selbst sind. Dans le questionneur et dans le questionné, il faudrait signaler, en plus, deux machines distinctes : dans le premier - l'intuition du modèle et la maîtrise langagière, dans le second - la maîtrise du modèle et l'automatisme de l'interprète-substituteur. L'homme est une combinaison de ces trois machines. Il n'est pas possible que la requête même soit l'être ; elle est toujours sociale et n'est qu'une modulation langagière d'un penser discontinu de l'ego, qui est, tout de même, plus près du *cogito* pré-langagier que du *sum* pré-réflexif.

L'intelligence est bien ce chiffon, qui nettoie la vitre en deçà de notre transparence. L'incompréhensible est non seulement au-delà de la vitre, mais il n'y colle pas. *L'incompris cache l'incompréhensible, et pour ce motif doit être éliminé - S.Weil.*

Tous les paradis naturels sont en hauteur, où je rencontre mon soi inconnu ; tout ce qui prétend atteindre des profondeurs, en fuyant son soi connu, aboutit à l'enfer, puisqu'on y trouve toujours - les Autres.

La musique nous laisse seuls, face à notre nature nue, et si encombrée et défigurée, d'ordinaire ; elle nous libère du nous-mêmes trop connu. C'est pourquoi, celui qui imagine se connaître parle de musique comme d'une intrusion d'un corps étranger, tandis que celui qui passe expert en ses propres côtés invisibles se sent plongé dans son élément. Tous se voient livrés à la solitude, mais les seconds portent un double fardeau : la solitude du pressentiment et la solitude de la reconnaissance. Les deux -

sur un mode de souffrance : *La musique est enfant du chagrin* – S.Rachmaninov - *Музыка - дитя печали*. Qui aime le plus la musique ? - le malheureux ! Même si le volontaire F.Schubert pensait le contraire.

Dans un discours, on trouve toujours trois personnages impliqués : son auteur, le lecteur qu'il vise, le lecteur qu'il trouve. Chez un nihiliste solitaire, les deux derniers personnages sont – l'auteur lui-même : le soi connu écrit, inspiré par le soi inconnu et s'adressant à celui-ci.

Tout compte fait, la quête de soi se réduit à ces deux questions : ce qu'on a dans l'être et ce qu'on est dans l'avoir. Le soi n'est pas grégaire, si la solitude et Autrui apportent des réponses compatibles.

La joie de créer se loge dans l'imaginaire, et le bonheur de vivre - dans le réel ; un élan solitaire, une rencontre, fragile et irresponsable, entre le beau, le bon et le noble, au fond de mon soi inconnu, ou une caresse, venue d'autrui, pour enivrer mon soi connu, mon soi vrai ; un hymne à ce que je suis, ma création, ou une récompense de ce que j'ai, de ma possession.

J'ai mon soi séculaire, temporel, connu et mon soi divin, intemporel, inconnu. Le premier communique avec le monde, et le monde veut que je partage ses soucis et ses valeurs ; le second porte de vagues échos de l'univers et me souffle le sens de ses vecteurs. Est nihiliste celui qui dit fermement son *non* aux échelles séculaires, tout en offrant son *oui* à l'envol du second. Condamné à la solitude dans le monde transparent, il est entouré d'un univers étoilé.

Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, il existèrent trois types de philosophes, dont la voix s'articulait : dans un dialogue (avec un complice), dans un soliloque (du soi inconnu), dans un chœur (avec un rôle dicté par l'époque) – [Platon](#), [Nietzsche](#), [Hegel](#). Les solitaires furent

toujours plus pénétrants – Héraclite, Pascal, Valéry.

Le soi connu, celui qui agit, pétri d'orgueil et de transparence, celui, auquel veulent tant rester fidèles les sots, est grégaire et banal, même s'il est profond : *Moi superficiel et moi profond ne sont pas deux moi, mais deux aspects d'un seul et même moi* – H.Bergson. C'est le soi inconnu, au-delà des mots et des actes, solitaire et unique, qui est un vrai Autre. Et c'est au premier, sans doute, que pense Sartre : *Chacun est le même que les Autres, en tant qu'il est Autre que soi.*

La solitude, c'est, quoi qu'en pensent les blasés, - un manque d'hommes, un envahissement par des choses. N.Chamfort a tout vu de travers : *Dans la solitude, on pense aux choses et dans le monde on est forcé de penser aux hommes* - bien que les hommes eux-mêmes ne pensent plus qu'aux choses, et moi, dans ma solitude, ayant pour seuls témoins les choses, j'invente l'homme, libéré des choses et livré aux rêves. J'invente mon soi inconnu, je m'invente : *Le moi me contraint à l'inventer – lui que je ne vois jamais* - Valéry.

Si mon écrit s'adresse aux autres, j'y suis surtout un géomètre, un Fermé, aux frontières familières ; je deviens mystique dès que je parle à moi-même, je deviens un Ouvert, puisque je ne me connais que par mon élan vers mes frontières infinies. Être mystique, c'est suivre l'attirance de mon âme vers ce monde silencieux, la demeure de mon soi inconnu, ce soi qui ne se révèle à moi-même que par une musique naissante, et que cherchera à interpréter mon esprit.

Rester seul à seul avec mon soi connu approfondit mon vide et en intensifie l'angoisse ; c'est le tête-à-tête avec mon soi inconnu qui engendre et rehausse mon enthousiasme. Celui-ci est vécu comme un vide béni, dont la première vocation est d'être rempli par ma propre voix. Ce vide initiatique est à l'opposé du vide critique, que j'éprouve au milieu

des autres.

L'humble s'ignore, c'est pourquoi il s'admire, puisque, en soi, il trouve, en miniature, tout ce qui, dans le monde entier, est digne d'enthousiasme, tout en restant incompréhensible. Se mépriser, c'est être orgueilleux. G.K.Chesterton : *évite de te réjouir de toi-même -never learn to enjoy yourself* - n'y a rien compris.

L'espèce se résume bien dans ce que j'appelle mon soi connu, humain, universel et intelligible. La découverte de son soi inconnu, personnel, mystérieux, sensible, est l'une des origines les plus profondes de la solitude. *Plus les deux soi s'unissent, plus ce soi conjugué se sépare de tous les autres hommes* - Kierkegaard.

Cioran écrit pour le salon (d'où l'importance du style) ; Valéry réfléchit devant Dieu (cet inexistant, indispensable pour une belle intelligence) ; Nietzsche s'extasie devant lui-même (dans une solitude du mot et de l'idée, nous bouleversant par leur musique). Je tente de réunir ces trois milieux, en un lieu que j'appelle mon soi inconnu. Mes trois confrères ont leur voix propre, puisqu'ils n'ont pas de collègues à rassurer ou à flatter ; pourtant, c'est ce que cherche la gent professorale, en écrivant dans un jargon, miteux, lourd et farfelu.

Mon visage, c'est mon soi inconnu, le créateur ; mon soi connu, le producteur, ne peut exhiber que des masques. Les masques, que produit l'homme de la multitude, sont reproductions des visions communes, tandis que le regard du solitaire invente ces masques, est obligé de les inventer. Même chez les meilleurs, la mascarade peut devenir fanfaronnade. Ce que Nietzsche dit de Spinoza : *O combien de sa propre vulnérabilité trahit cette mascarade d'un malade solitaire ! - Wie viel eigne Angreifbarkeit verräth diese Maskerade eines einsiedlerischen Kranken !* - s'applique parfaitement à lui-même.

C'est parce que mes requêtes et mon regard s'adressent à un interlocuteur introuvable, et probablement inexistant, que je tombe dans la solitude. Chez les blasés, leur orgueilleuse *solitude* naît au sein du monde, où leurs bavardages ou leurs agissements ne suscitent pas assez de louanges. Un vrai solitaire n'a pas besoin de sortir du monde, pour rester avec ou chez soi.

La solitude est délicieuse, quand tu vis en paix avec toi-même - Goethe - *Die Einsamkeit ist eine schöne Sache, wenn man mit sich selbst in Frieden lebt*. Les classiques ne comprirent jamais ni la solitude ni le soi inconnu. Au fond de moi-même surgissent tant d'appels, de sensations, d'interrogations, intraduisibles dans mes langages d'actes, d'images, d'idées, de théories, et cet échec, ou plutôt cette défaite, est le fait le plus fondamental de mon mûrissement. Pourtant, ce sont les voix les plus authentiques, irréfutables. Le romantisme commence par l'impossibilité d'une paix avec soi-même et par la découverte de la solitude absolue de son soi inconnu.

Qui s'écarte facilement du monde, facilement se réconcilie avec lui - F.Hölderlin - *Wer leicht sich mit der Welt entzweit, versöhnt sich auch leichter mit ihr*. Bien connaître mes différences rend l'unification plus vivante et riche. Mais si l'écart me pousse jusqu'à ma tour d'ivoire ou mes ruines, je suis perdu pour l'unification et sauvé pour la paix : personne ne viendra m'assiéger. Et mon soi connu, belliqueux au milieu de ses soucis terrestres, cherchera toute sa vie à se réconcilier avec mon soi inconnu, détourné du monde des forts et absorbé par la résignation des étoiles, en accord avec tout l'univers.

Dans la solitude, le misérable vit sa misère, le grand esprit sa grandeur ; bref, chacun ce qu'il est - Schopenhauer - *In der Einsamkeit fühlt der Jämmerliche seine ganze Jämmerlichkeit, der große Geist seine ganze*

Größe, kurz : jeder sich, als was er ist. Pour tout cela suffit la foire ! La vraie solitude commence, quand on perd toute mesure du soi connu, sa misère égalant sa grandeur, et quand le soi inconnu t'écrase ou te soulève par ses mesures abyssales ou ailées.

Tout ce qu'on dit de soi est un poème – A.Suarès. Ce qui explique l'origine de l'extinction de la poésie : on ne parle plus que des *autres* ! Ou, peut-être, le courant de soi changea de lit, en évitant désormais l'âme et en n'irriguant que la cervelle. Ce censeur-interprète filtre tout sel poétique et ne livre aux soifs médiocres que des procès-verbaux insipides, à destination des misérables, qui connaissent leur soi numérique et ignorent leur soi onirique. Le soi inconnu – l'inspirateur de tout poème, même du poème du monde.

On a tant d'antagonistes qu'il y a d'opérations socio-algébriques, auxquelles on se soumet. Pour l'addition-accumulation, l'antagoniste de l'Un est son alter ego, son reflet fidèle en négatif, depuis l'origine du Zéro. Pour la multiplication-traduction, c'est l'Un lui-même, indivisible. La bonne réputation du Zéro est due à son antagoniste-multiplicateur, l'infini, invitant à me départir de mon soi *sui generis* et à me réfugier dans le néant du Zéro, prometteur de l'infini et le fossoyeur de l'être. *Le Zéro est le vrai antagoniste de l'Un* - E.Jünger - *Null ist der wahre Gegen-Stand von Einem.*

Le but ultime de l'art : que mon image s'anime. Elle peut le devoir à la profondeur apollinienne ou à la hauteur dionysiaque, à l'interprétation ou à la représentation. Mais quand je touche aux deux, j'arrive à l'extase, à la naissance d'un style : l'ivresse en accord avec l'équilibre. *Ek-stasis* - se tenir au-delà, être en accord avec le soi inconnaissable, se faire son souffle, traduire son âme : *L'âme des choses est insufflée par le style* – V.Rozanov - *Стиль есть душа вещей.*

Aucune représentation, aucune interprétation du soi inconnu n'est possible, et l'on veut pourtant en entériner l'irrécusable présence. Il semblerait que les seuls exercices passablement réussis relèvent de la poésie, mais au prix d'un certain hermétisme : *L'obscurité qu'on reproche à la poésie ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit qu'elle explore, nuit du mystère, où baigne l'âme humaine* - Saint-John Perse.

Je parle à mon semblable, pour en être compris ; j'écris devant Dieu, pour Le comprendre, - il faut écrire à l'absent, à l'inexistant. L'écrit s'inspire de mon soi inconnu ; mon soi connu s'exprime dans l'oral. Deux talents, rarement compatibles.

Je prône une littérature *déplacée*, dans trois sens du terme : éloignée des foyers fréquentés, malséante à l'endroit de sa parution, n'ayant de coordonnées lisibles ni dans le temps ni dans l'espace. Être bien placé est le contraire de ne pas connaître sa place, ici-bas, de prendre de la hauteur, de *hausser le temps* (F.Rabelais). Être une *personne déplacée* !

Le soi inconnu *est*, tandis que la meilleure facette du soi connu, la créatrice, *devient*. La musique, cette traduction de l'indicible voix du soi inconnu, est un processus et non pas un état. Ce serait le sens de l'appel [nietzschéen](#) de *devenir* ce que tu es.

Dans une œuvre d'art, le commencement, c'est la contrainte, imposée par le regard (le soi inconnu) et suivie par le style (le soi connu). Un commencement réussi serait une pure caresse : *ces regards brillants de caresses* - Balzac.

Que je rêve du jour, où je pourrais m'accueillir sans honte, dans l'édifice allégorique des mots, que j'aurais élevé moi-même ! J'en ai assez de crapahuter parmi les ruines de l'indicible. Mais tout édifice devient chose,

dont je ne veux pas, même sous forme des ruines au passé trop palpable : *Les allégories sont au royaume des pensées ce que sont les ruines dans le domaine des choses* – J.Habermas - *Allegorien sind im Reich der Gedanken was Ruinen im Reich der Dinge*.

Pour nous révéler, comme pour nous cacher, l'art, à l'instar des muscles ou des cervelles, est impuissant, imposteur et même faussaire. L'art ne peut que peindre notre circonstance : les barreaux de notre cage, l'élan de notre tour d'ivoire et le périmètre de nos ruines. Tout ce qui nous exprime nous imprime, tout ce qui nous développe nous enveloppe, - mais nous restons insaisissables.

L'art n'est possible que parce qu'il est impossible de faire de sa vie une œuvre ni d'être l'artiste de soi-même.

Artiste est celui qui inverse la hiérarchie habituelle des hypostases de notre soi inconnu ; elle devient – idée, icône, idole, image – en privilégiant la couleur haute face à la rigueur profonde, l'arbre musical - aux structures silencieuses.

Le livre est plus perdu et plus aveugle que ton soi indicible. À celui-ci de le guider vers des sentiers, où poussent des images et s'entraînent des pas.

Dans l'écriture, ton soi connu se manifeste dans le *quoi* affirmatif de ce qu'il aime, fait ou pense ; et ton soi inconnu perce, obscurément, dans le *quoi* négatif des contraintes, dans le *comment* du style inconscient, dans le *pourquoi* de la noblesse innée, dans les *où* et *quand* de l'intelligence câblée.

Mon soi inconnu, source de mes images et de ma musique, contient déjà toutes les merveilles de la vie ; l'expérience n'y apporte rien de décisif. Ce qui compte, dans mes productions, ce n'est pas ce que j'ai vécu ni ce que

j'ai entendu, mais ce que je fais voir ou laisse entendre, en traduisant mon inspiration irréaliste.

L'art est la tentative de mettre en contact direct mon soi connu et mon soi inconnu, mon visage et mon âme.

Trois sortes d'audace font reconnaître un maître : l'audace pré-langagière (Cioran), l'audace de langue (Rilke, B.Pasternak), l'audace de concepts (Valéry). Et Shakespeare en est le plus grand, car il a l'audace de les pratiquer toutes les trois, même sans posséder la profondeur des premiers. Le talent veut gloser sur les autres, le génie peut oser la confiance en son propre soi inconnu.

L'indépassable, en nous, est ce qui réussit à rester immobile. J'écris pour préserver ce centre - de la bougeotte générale. Écrire pour ne pas se parcourir, et non pas se scruter pour se narrer.

L'état inspiré résulte d'un contact miraculeux avec mon soi inconnu, contact qui surgit et s'annihile indépendamment de ma volonté. Comment reconnaître un maître ? Peut-être *la maîtrise, c'est le souvenir d'une inspiration* – F.Iskander - *Мастерство есть воспоминание о вдохновении.*

Il faut être classique par le fond et romantique par le ton : concevoir, par son soi connu, le monde entier, et oublier le monde entier, en prêtant l'oreille à son soi inconnu.

Ce qui compte en littérature doit être achevé par la forme et rester en suspens par le fond, pour que le lecteur ne puisse poursuivre, par soi-même, que vers les derniers pas évités du fond et se laisser caresser par les premiers pas de l'auteur. La forme, c'est la maîtrise et la fidélité du premier pas, le côté monologique, la face du soi inconnu ; le dialogue, c'est le fond, la face du soi connu ; l'interprétation inévitable du

monologue, du langage au Soi inconnu, - en tant que langage dialogique du Soi connu (*Selbstgespräch - Sprache des Selbsts* – Hegel).

Le soi connu et le soi inconnu forment nos frontières : le premier s'occupe de nos clôtures et le second - de nos ouvertures. Nos limites accessibles, critiques, sont dessinées par la science ; de ce côté-ci nous sommes clos. Mais tout le contenu de l'art est dans l'élan vers nos limites inaccessibles ; l'art est ce qui nous donne la sensation d'être Ouverts, puisque son élan naît aux sources même du beau, et ses limites sont hors de notre emprise et nous font rêver. *Une œuvre universelle : ayant montré les limites de ses lieux et époque, - montrer, sans limites, ce qui dépasse le lieu et l'époque* – M.Tsvétaeva - *Мировая вещь : предельно явив свой край и век - беспредельно являет всё, что не-край и не-век.*

Je suis libre de choisir mon sujet, mon genre, mon exigence ; je ne peux pas choisir mon style, qui est peut-être la seule vague manifestation de mon soi inconnu, que je ne puisse pas soumettre à mon seul talent. *Le style est plus près des origines que toute conviction* – I.Koublanovsky - *Стиль первичнее выбора.* Et les fautes de style résultent de mon inattention à mon soi inconnu.

La réalité, c'est la vie palpable du soi connu ; le rêve, c'est à dire la musique et la poésie, c'est la vie inventée du soi inconnu ; la vie supérieure est non pas dans le créé vécu, mais dans la création à vivre. *Dans la poésie, la vie est encore plus vie que dans la réalité* – V.Bélinisky - *В поэзии жизнь более является жизнью, нежели в самой действительности.*

Flaubert ou Joyce veulent s'exclure de l'espace de leur œuvre : *Que ce soit à l'intérieur, derrière, en dehors ou au-dessus de son œuvre, l'artiste reste invisible* – J.Joyce - *The artist remains within or behind or beyond or above his handiwork, invisible.* Que ces liens spatiaux sont pâles ! Les

temporels, chez toi, ne furent pas plus éclatants, puisque le jour d'Ulysse et la nuit de Finnegan n'apportent ni le mystère de la lumière ni celui des ombres.

Pour exercer nos dons, la littérature dispose des mêmes deux volets que la philosophie : la consolation et le langage ; mais le discours philosophique s'adresse au soi inconnu, abstrait et inexistant, tandis que la fiction littéraire – au soi connu, charnel et obsédant. Le philosophe vise le frère, et l'écrivain s'occupe de lui-même, pour se sauver du néant, fini ou infini. Leurre de la réflexion, leurre de la création. L'écrivain, avec sa plume fébrile, fait la même chose que cette paysanne de Tourgueniev, qui, le front contre le cercueil de son fils, avale goulûment sa soupe, puisqu'il y avait – du sel !

L'ange se présenta en rêve à Socrate (et que celui-ci prit pour le Démon, son véritable soi inconnu) et exigea de lui *d'écrire de la musique au lieu de la philosophie*. C'est pour cela peut-être qu'il n'écrivit rien, privé de don poétique, puisque la goétie écrite s'appelle poésie.

Deux sortes d'émanations du soi inconnu : des impulsions ou des vibrations – la créativité ou l'âme. L'art, c'est l'heureuse rencontre de ces deux courants, de ces deux fonds, portés par le talent, qui est la forme même du soi inconnu.

De ma plume ressort aussi bien ce que mon soi connu maîtrise, que ce que mon soi inconnu électrise ; elle est comme cette Leda, sachant engendrer du mortel et de l'immortel, se pliant soit à une profonde liberté, soit à une haute servitude.

Mon soi connu, par ses problèmes et ses solutions, communique aisément avec d'autres hommes, mais il serait naïf de lui prêter plus d'universalité qu'à mon soi inconnu, caché dans son mystère. Le premier est dans

l'invention de langages, et le second – dans la pureté indicible. *Une parole intime, où il n'y a point d'effets ni de stratagèmes, ne peut pas ne pas être universelle* - Valéry.

L'art est la faculté de créer un rythme s'écartant du visible. Mais c'est la définition même d'aristocratie en action ! Il manque aujourd'hui à l'artiste l'expérience des mansardes ou des bagnes, pour que sa langue atteigne à une dignité patricienne. Vivre en marge des autres et au centre de soi-même - les plébéiens font l'inverse !

C'est par la manière d'aborder un homme, une femme ou une idée qu'on reconnaît un bon aristocrate. Le solitaire, en manque de fréquentations avouables, ne peut être aristocrate qu'avec soi-même. S'entourer d'un cérémonial, tout en symboles étincelants et fiers, pour se présenter devant un soi en loques.

Les origines du sentiment de solitude : vivre *en soi, par soi, avec soi, pour soi* - ermite, mystique, aristocrate, égoïste.

Se suffire à soi-même - la plus noble et la plus ... ignoble des attitudes, autarcie ou narcissisme ; la formule de l'amour étant, semble-t-il : *deux en un* (Platon, H.Arendt) ou, mieux, *deux en tant qu'un* (Maître Eckhart). *L'ignare hautain se suffit à lui-même* - Lope de Vega - *Se sufre a sí mismo un ignorante soberbio*.

Un talent apaisé sied aux classiques ; un talent fulgurant - aux romantiques ; mais derrière les deux on accède à une même vie, d'une même profondeur, et à une même noblesse, d'une même hauteur. Et souvent, le romantique résigné rejoint le classique rebelle. Et la solitude n'est pas une question de mépris ou de respect, qu'on porte aux autres, mais de hauteur, à laquelle on se voit soi-même.

Ce qui a le plus de valeur, en nous, échappe à toute évaluation logique. Comme une formule mathématique, dont la beauté ne se réduit pas aux preuves, et dans laquelle de beaux symboles font entrevoir de nobles inconnues.

Pascal, Nietzsche et Valéry sont d'accord, pour ne pas glorifier le soi connu, c'est à dire nos productions ; mais là où Pascal le proclame *haïssable*, et Nietzsche lui voue une *haine* farouche, Valéry, le plus intelligent des trois, se contente de le trouver insignifiant.

M'être familiarisé avec toutes les meilleures plumes du monde tua en moi le lecteur ; aucune chance que je tombe encore sur un auteur à la hauteur de Nietzsche, à l'intelligence de Valéry, à l'ironie de Cioran. La source livresque s'est définitivement tarie. De bonnes soifs ne peuvent dorénavant jaillir que de moi-même.

La sagesse et la puissance sont tout de maîtrise des contraintes et très peu de savoir des sources et fins. Déjà, Platon voyait dans l'égocratie ou la maîtrise de ses propres contraintes (la tempérance) – le plus haut des biens. Parmi les contraintes : la méconnaissance de soi et la maîtrise d'autrui - presque le contraire de Lao Tseu : « *Connaître autrui est intelligence ; se connaître est sagesse. Maîtriser autrui est force ; se maîtriser est puissance* ».

Une banalité, qui demanderait réflexion : la vision de soi n'a pas besoin d'yeux. Est-ce cela qui explique, que le besoin de couleurs est le plus aigu des besoins chez celui qui tient à soi ? Partout, où mes yeux s'en mêlent, sévit la mécanique (ou l'optique), c'est pourquoi je me vois toujours le plus éloigné du robot.

La compréhension de l'autre commence par deviner la part du hasard et de la règle. Dans l'étranger, on prend souvent l'un pour l'autre. Chez soi-

même, le sage ne voit que le hasard et le sot - que la règle. Mais le sage sent, que derrière son hasard se profile une immense règle, tandis que le sot ne croit qu'en piètres règles.

Qu'est-ce que *penser* ? - *savoir* que l'on *doit* (Kant), *veut* (Schopenhauer), *peut* (Valéry). Et sans le *savoir* - pas de *valoir* (Nietzsche) ; donc, au moins dans l'immédiateté, Descartes est plus près du *moi* que les autres.

Ils ont épuisé l'idée de Divinité et trouvant le *moi* trop transparent se sont rabattus sur l'occulte Être, moins humain et légèrement moins sot que l'Existence, et dont le moi serait le Berger. L'homme serait l'être à venir et à se réduire à l'histoire, l'auteur serait mort et l'univers se refléterait dans la langue, l'ontologie effacerait la métaphysique. Des sources du nouvel anti-humanisme.

Dans toutes les équations de la vie, où figure le monde, je peux lui substituer moi-même. Le *cogito* s'avère équivalent du *Deus cogitat* ! « *L'homme est un monde en miniature* » - Boèce - « *Homo mundus minor* ». Quand je le découvre, je me mets à me moquer de solutions, tout en accompagnant le mystère de merveilleuses inconnues, qui aboutissent à moi. « *J'aime mon Dieu : lumière, voix, parfum, aliment, étreinte de l'homme intérieur, qui est en moi* »** - St Augustin - « *Amo Deum meum : lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei* ». Surtout, depuis que nous savons que, par la volonté de Dieu, nous ne sommes pas seulement matière, mais aussi onde. Les mêmes forces originaires formèrent et la nature et notre âme.

Plus on est ignare, plus nombreuses sont des questions, autour desquelles, soi-disant, il y aurait silence des Anciens ou des Modernes. D'où le tapage innovant des souteneurs, - de pensées volages ou de thèses sages. Le savoir remplit de bruit toutes les cellules, mais apprend à s'évader vers le silence de soi.

Savoir raisonner en algèbre ou en philosophie paraît être deux dons incompatibles. Le don algébrique est pur, et le don métaphysique est impur ; l'imagination ne sert à rien pour ranger nos hontes, et l'écoute de notre moi ne produit aucun homomorphisme. Le raisonnement métaphysique ne vaut que par la qualité des errements, qu'il incorpore toujours.

Ils pensent, que le soi, c'est à dire mon regard, se forme au contact des choses, dans une intentionnalité binaire, servile et photographique, tandis qu'il est autonome comme le sont, dans une merveilleuse harmonie et concordance, l'objet, l'outil et le sujet ; et ce dernier est réductible à la fonction, dans le détachement du sensible.

Je ne vois que trois choses ne dépassant pas le stade de l'intuition exclusivement intellectuelle : Dieu, l'esprit et le Moi. D'où mon scepticisme face à la religion, au savoir et à l'authenticité.

Pour explorer le *quoi*, qu'on fasse appel à la technique la plus plate ou à l'ontologie la plus profonde, les résultats seront du même niveau. Les choses sont beaucoup plus subtiles avec le *pourquoi* et le *comment*, où la métaphysique artistique apporte des images autrement plus passionnantes que la science et l'art. Mais c'est avec la question du *qui*, que nous voyons le mieux, en quoi, comment et pourquoi le créateur est au-dessus de l'imitateur.

Compare les parcours, que font un paysage réel ou un paysage relaté dans un livre, jusqu'à leur absorption dans ta conscience ; ce qui est flagrant, c'est que le soi relié à mes sens et le soi commandant mon cerveau sont deux êtres, qui s'ignorent : le premier, c'est la rupture, et le second - la continuité.

Tout objet perçu par la conscience - à partir des sens, de l'imagination ou de la réflexion - devient une substance pré-réflexive, suspendue provisoirement, et candidate à être attachée aux modèles, qui existent déjà dans la conscience ou s'y reconstituent en fonction des sollicitations ; elle y sera donc *dissoute*, et le soi tirera la langue aux phénoménologues obtus.

Dans toutes nos représentations abstraites, même dans les plus immatérielles, comme les objets mathématiques, les expériences de nos sens sont omniprésentes. Donc, leur fichue *réduction phénoménologique* et l'existence d'un *moi transcendantal* sont des fumisteries gratuites, nées dans les cerveaux des bavards, enivrés de verbiages.

Il est absurde d'opposer la souveraineté du Je à l'héritage des structures de l'espèce. Le sujet, sa liberté et son originalité, s'affirment surtout dans le regard sur les structures, qu'elles soient à lui ou à tout le monde.

La raison humaine relève presque exclusivement de l'essence de l'espèce et ne traduit qu'une partie infime de notre soi, qui se concentrerait donc dans la sensibilité (sens du sacrifice de notre liberté) et dans le talent (part de la musique dans notre voix), et non pas dans l'intelligence, comme pensent les écolâtres : « *Le moi, comme le sujet de la liberté, est la réflexion* » - J.G.Fichte - « *Das Ich, als Subjekt der Freiheit, ist die Reflexion* » - ce moi ne peut être que moutonnier, ou, définitivement absorbé dans la réflexion, - robotique.

Le sujet, c'est l'union de trois créateurs : de représentations (Descartes), de requêtes ([Valéry](#)), d'interprétations ([Nietzsche](#)). Il doit donc offrir trois facettes : la scientifique, la philosophique, la poétique. L'esprit scientifique bâtit des modèles du monde, l'esprit philosophique les interroge, l'esprit poétique réinterprète le monde. Chacun des trois manque souvent de dons dans les deux autres sphères et croit pouvoir s'en passer, pour se

dévouer exclusivement à la représentation, au questionnement sans fin, à la perpétuelle interprétation. C'est le poète qui en sort le moins ridicule. On finira par confier la science à la machine, ce qui enterrera définitivement le *cogito* (se réduisant à la représentation), pour ne laisser que l'homme de la nature, celui qui ne fait que réinterpréter.

Leur savoir, anonyme, pesant et inodore, infecte nos fleurs et rabaisse nos cimes. Le bon savoir doit être solidaire de mon arbre, planté par mon soi inconnu : « *Connaître, c'est s'éclater vers ce qui n'est pas soi, là-bas près de l'arbre* » - Sartre.

Quand on ne voit en *pourquoi* qu'une laborieuse remontée aux causes premières et en *quoi* - un docte attouchement au réel, on peut même renoncer à *qui*. C'est ainsi qu'ils peignent le sage, qui ressemblerait étrangement au singe qui, comme la rose (Angélus), est sans pourquoi.

D'un côté - la linéarité, le fleuve phénoménal, le progrès, l'algorithme, l'apprentissage, le but, autrui, ou bien - l'éternel retour, la source nouménale, l'intensité, le rythme, le commencement, la contrainte, le soi - telles sont les lignes de partage entre ceux qui peuvent raisonner et ceux qui veulent résonner. On connaît le prix profond des premiers et la haute valeur des seconds.

Tout cogniticien finit par admettre, que même l'existence, même celle de mon propre soi, peut être donnée non pas à titre de fait, mais comme résultat d'une déduction. La requête d'existence, comme toute proposition, aboutit soit aux faits soit aux virtualités. D'ailleurs, plus le *moi* est virtuel, plus il est riche et moins il a besoin de faits sans souffle des lois : « *réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits* » - M.Proust. À propos, la dimension temporelle virtualise tout fait. Comme, d'ailleurs, l'artistique, où le créateur est comme les particules élémentaires, créant un champ du possible, plutôt que celui du

nécessaire.

Les sujets, ce sont des objets, auxquels sont associées des *bases de connaissances*, c'est à dire des représentations munies d'interprètes. Ainsi, on peut interpréter des requêtes : *Qui croit (suppose, espère, souhaite, oublie, ignore, dissimule) que P ?*

Non seulement le regard ne résume que le sujet et se moque des objets, mais son intensité est largement au-dessus de l'importance des choses vues, de la pertinence de l'acte de viser ou de la perspicacité des yeux.

Le futur robot humanoïde commencerait l'analyse de la réalité à partir des données sensibles immédiates. Mais le cerveau humain n'a d'accès conscient ni à la rétine, ni aux membranes auriculaires, ni aux papilles ; il a toujours affaire aux données médiates, déjà modélisées par notre machine intello-sensorielle. Une raison de plus pour se moquer de l'égo transcendantal, qui n'est en rien supérieur à l'ego psychologique ; les deux partent avec exactement les mêmes prémisses, emploient les mêmes moyens et arrivent aux mêmes conclusions.

Comparé avec la rigueur, la cohérence et même l'élégance des solutions qu'apporte l'Intelligence Artificielle, pourtant la moins profonde de toutes les formes d'intelligence, le bavardage phénoménologique autour de *l'intuition catégoriale, de la conscience de soi et de la chose, de la réduction-epochè, de l'essence, de la vérité* n'est que des balbutiements décousus, enfantins et prétentieux. L'ignorance des représentations (les philosophes analytiques) ou le pur verbiage autour de celles-ci (les phénoménologues) sont deux fléaux modernes.

L'erreur des phénoménologues : confondre les relations d'instanciation et d'appartenance. Une relation instanciée, tout en ayant droit aux accidents propres, garde la même essence que la relation abstraite elle-même,

tandis qu'un élément acquiert, normalement, une nature différente de l'ensemble. L'objet, qui détient le savoir de la relation, s'appellera sujet.

En philosophie, le soi apparaît avec [Montaigne](#) et culmine avec [Nietzsche](#). Dans les écrits des impersonnels, le soi et les autres ont les mêmes attributs ; la même profondeur ou la même platitude leur étant réservée. Mais la peinture de soi est la preuve de la hauteur : « *Sur soi on écrit à la hauteur, à laquelle on est* » - Wittgenstein - « *Über sich schreibt man, so hoch man ist* ».

Celui, dont la vie intérieure est misérable, a raison de suivre cette règle de F.Bacon : « *Garde silence sur toi-même* » - « *De nobis ipsis solemus* » - à conseiller à tous les sots, qui narrent l'ennui du monde. Le sage ne parle que de soi-même, mais dans ses tableaux on découvre les merveilles du monde.

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme – [Pascal](#). C'est si naturel que l'homme ne se reconnaît ici qu'en tant qu'*acteur*. Et si Flaubert avait raison en mettant l'*auteur* au-dessus de l'*homme* ? Représenter, augmenter ou authentifier ? Trois poses dont la dernière me paraît la plus prometteuse, car l'adhésion y est la plus inexplicable. Dans ce qui est banal, la sincérité compte plus que le style ; dans l'essentiel, c'est l'inverse. L'homme sans style, d'après G.Buffon, ne serait plus homme.

Le talent, c'est l'écoute fidèle de notre âme, de notre soi inconnu, infini, inarticulable. Sans le talent, on écoute et copie le monde. *Non, nous ne créons pas ! nous plagions nos âmes* - Hugo. L'art, c'est le plagiat de ce soi. On ne crée qu'en traduisant ; j'interprète mon âme étrangère, et elle, barbare, quand elle se met à parler notre langue de mots, elle nous plagie !

Je pense : on devrait dire on me pense. Tant pis pour le bois, qui se trouve violon – A.Rimbaud. La seule pose, qui autorise de dire *je suis*, serait, donc, celle d'un traducteur ou d'un interprète, mais non de choses visibles ou de causes intelligibles, qui, toujours, se valent quoi qu'en pense Montaigne : « *ils laissent les choses et courent aux causes* » ; quelle que soit leur cible, sans bonne pose, ils n'arriveront qu'aux positions ou postures grégaires.

Je n'ai personne qui partage mon non et mon oui - Nietzsche - *Ich habe Niemanden, der mit mir mein Nein und mein Ja gemein hätte*. Marie Stuart dit la même chose. Mais si le *oui* est grand par ce, à quoi il acquiesce, le *non* l'est par la non-noblesse et la petitesse de ce qu'il nie. Et l'on finit par ne plus vivre que du *oui*.

L'art commence par le sacrifice de la fidélité à l'efficacité – Valéry. Il s'arrête, quand la fidélité atteint une efficacité, qui fait oublier le goût du sacrifice. Dans la vie comme dans l'art, l'intensité l'emporte sur la véracité, cette chimère des impuissants. L'authenticité, dans l'art, est dans l'écoute de son soi inconnu.

Tous ceux, que l'étincelle divine n'éclaire pas, se prennent pour astres ou astrologues. *L'artiste est la source de l'œuvre. L'œuvre est la source de l'artiste* - Heidegger - *Der Künstler ist die Quelle des Werkes. Das Werk ist die Quelle des Künstlers*. On n'est artiste que si l'on accepte l'inaccessibilité de ses sources et de ses estuaires et place son *magnum opus* dans les reflets de son étoile. Les besogneux se disent : *Ce n'est pas moi que je cherche, mais mon œuvre* - Nietzsche - *Ich will nicht mich, ich will mein Werk*.

Un génie, c'est primo : le degré suprême d'une prémonition subie, secundo : sa maîtrise - M.Tsvétaeva - *Гений : высшая степень*

подверженности наитию - раз, управа с этим наитием — два.
Prédestination et talent. L'écoute du divin et le regard d'humain. La grâce du soi inconnu, ce seul interlocuteur du divin, et la puissance du soi connu, ce créateur d'images. Et le génie, c'est l'harmonie du passage de l'Ouvert mystique au Clos problématique.

Dans la hauteur, les victoires et les défaites se valent et doivent servir de matière à notre fond tragique ; dans la profondeur, il vaut mieux réduire les deux à leur future forme comique. La hauteur est habitée par notre soi inconnu ; la profondeur est la demeure de notre soi connu, il s'agit de ne pas le laisser s'abattre dans la défaite ni s'enivrer dans la victoire : *Qui triomphe de soi dans la victoire triomphe doublement* - Publilius - *Bis vincit qui se vincit in victoria.*

Mon soi inconnu, c'est mon intuition éthique, esthétique ou mystique ; mon soi connu, c'est mon talent particulier et mon savoir commun. Suivre mon soi signifie valoriser mon intuition grâce à mon talent. Mais pour le médiocre cela signifie exhiber son savoir, dont la banalité, courante ou future, lui échappe.

Prendre pour pierre angulaire le soi *absolu* et *pur* (F.Schelling ou [Hegel](#)), les objets de notre curiosité (la phénoménologie), le discours que nous énonçons face au *réel* (la philosophie analytique, le discours s'adressant toujours au *représenté*) – ces trois *positions* sont également bêtes, puisque l'essentiel est dans la qualité des *relations* que moi, le sujet (tout *relatif* et pas si *pur* que ça), je lie avec des objets sélectifs – l'intensité, la hauteur, la noblesse et qui ne résumant que ma *pose*.

- Valoir -

Devoir

Dans le bonheur, tout se réduit à sa source, qui, dans le meilleur des cas, est merveilleusement cachée. Le sot la trouble rapidement, le sage en fait une fontaine inaccessible pour entretenir ses soifs. On invente son amour à partir de la soif, dont il est la seule source. Dans la souffrance, peu importe la source ; le sot la voit dans autrui, à qui il voue sa bile, le sage - dans les effets de sa propre fragilité et il tourne son aigreur contre soi-même.

Ma misère se présente à mon cœur, mais ma miséricorde ne peut lui donner que moi-même. Quand on est Orphée de représentation, on devient Narcisse d'interprétation. *L'impossibilité, pour l'artiste, de représenter la miséricorde* - Kierkegaard.

Que je poursuive une cause extérieure, dans un monde accessible, ou extérieure, dans mon soi inaccessible, le chagrin final me rattrape avec la même certitude. Je ne peux l'atténuer que par l'intensité vitale, au-dessus de toutes les tristesses, intensité que je crée avec un accord musical et paradoxal entre le monde merveilleux et mon soi, également merveilleux.

Le *moi* impondérable est attiré par la hauteur intemporelle. Le *moi* terre-à-terre part de la vacuité journalière et vise les horizons éternels, mais il est moins qu'un pont, un simple bac branlant. La création, par le premier *moi*, en est le seul passager. Ne pas me transformer en radeau du naufragé, ne pas me laisser entraîner par le courant du quotidien. Ne pas voir dans la corde au cou une destinée de batelier, mais un salut de noyés.

La hauteur : avec Mozart, c'est l'ange qui y installe ton cœur arrêté ; avec Beethoven, c'est la bête qui la proclame pour ta tête redressée ; avec Tchaïkovsky, on sent, qu'elle n'est que dans l'élan, né de la lutte entre l'ange et la bête, qui ont le même pouvoir sur ton esprit et ton âme et qui sont ton soi inconnu et ton soi connu, l'inspirateur et le créateur.

Le bien et la jouissance ne sont nullement apophasiques et ne doivent rien à l'apprentissage du Mal ou de la souffrance. La joie, comme le bien, tapissent notre fond, ce soi inconnu, sans rapports directs avec la douleur ou l'acte, cette source mystérieuse, qu'aucun problème de la souffrance et qu'aucune solution de l'action (et c'est l'action qui est le Mal) ne peuvent atteindre ni, encore moins, éclairer.

Pour un créateur, quelle jouissance que de sentir la source mystérieuse de ses meilleures trouvailles – en soi-même, ou, mieux encore, - dans son soi inconnu ! Cette conscience me visite entre la nuit de mon étoile et le jour de mon action, aux frontières entre l'élan et la honte. De nuit ou de jour – on souffre : *Quelle cuisante douleur que de porter soi-même nuit et jour, comme son propre témoin* - Juvénal - *Poena vehemens, nocte dieque suum gestare in pectore testem.*

Contrairement à ce que gémissent, en minaudant, les souffreteux, la souffrance ne nous soulève guère, elle nous écrase, humilie ou abrutit. *L'axe de l'agir-pâtir recoupe perpendiculairement l'axe soi-autrui* – P.Ricœur – ce recoupement se produit généralement dans la platitude. C'est l'axe montant du soi connu vers le soi inconnu qui est le seul à promettre de la verticalité.

Puisqu'il est clair, qu'aucun salut ne peut venir de nous-mêmes, nous nous accrochons aux miracles extérieurs, pour y trouver la place de nos deuils anticipés. Heureusement, le soi inconnu réside, lui aussi, hors de nous, et peut servir de point de mire de nos espérances. *Le mal de la souffrance*

n'est-il pas appel au secours de l'autre moi, dont l'extériorité promet le salut ? - [E.Levinas](#).

Pour tempérer ton penchant pour des termes pathétiques, imagine la blessure d'un asticot, l'affliction d'un moineau, la solitude d'une pie, la souffrance d'une araignée, le suicide d'une libellule. Te crois-tu plus digne d'être auréolé de ces productions cérébrales ? Et que les épopées de ton soi connu soient subordonnées aux prosopopées de ton soi inconnu.

À quoi me sert l'indubitabilité de mon moi qui, indicible et impassible, cogite, s'il reste un grand inconnu pour l'autre moi, qui souffre ou qui s'exprime ?

La souffrance rend encore plus profonde la bénie méconnaissance de soi-même. A.Musset - *Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert* - profane cette noble fonction de la douleur. Celui qui prétend se connaître ou connaître Dieu est incapable de vivre le vertige de la distance infinie, qui le sépare de son soi inconnu. La pire profanation du sacré est la familiarité avec lui. *Les douleurs légères parlent, les grandes douleurs sont muettes* - [Sénèque](#) - *Curae leves loquuntur, ingentes stupent* - l'acoustique réelle ou la musique virtuelle.

La vraie tragédie n'est ni dans l'éthique (la compassion du moralisateur [Aristote](#)), ni dans l'esthétique (le pathos de l'artiste [Nietzsche](#)), mais dans le mystique (la passion de notre soi inconnu, inspireur et créateur d'espérances impossibles).

Notre soi se dépose dans trois domaines : hors de nous, sur notre épiderme, au fond de nous-mêmes. Le premier réceptacle reçoit le vrai (l'universel, la puissance), le deuxième – le beau (la création, la caresse ou la souffrance), le troisième – le bon (l'amour, la noblesse, la honte).

La force, l'action, la création, ce sont des rideaux qui nous cachent la vue de la sinistre faucheuse. Les plus rusés et doués en tapissent toutes les facettes de leur demeure : la force – pour les fondements de la réflexion, l'action – pour l'ampleur de la vie, la création – pour la hauteur du rêve. Dans tous les cas, il s'agit de dévier les yeux du soi connu, pour se fier au regard du soi inconnu.

La maîtrise de soi se prouve le mieux par le genre d'inaction, qu'on a l'audace de tenter, c'est l'action de soi ; son inaction serait l'action du cerveau et du muscle, qui s'imagineraient de traduire le soi : « *Celui qui voit l'action dans l'inaction et l'inaction dans l'action, est un sage* » - Bhagavad-Gîtâ.

La source et le commencement sont deux milieux différents ; la paix de mon soi inconnu gît dans mes sources, et l'intranquillité de mon soi connu préside à tout commencement créateur. L'unité primordiale, sans langage, sans représentation, sans frontières, règne dans les sources ; le déchirement, le déracinement, l'ouverture accompagnent toute éruption des commencements. *Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs* - La Rochefoucauld – et si mon vrai soi, le soi inconnu, invérifiable, était ailleurs ? - comme la vraie vie.

De quoi faut-il m'épouvanter davantage, de l'infinité de l'espace ou de mon absence la-dedans ? Il faudrait transformer ma vue en regard, dans lequel il n'y a que moi : que je le jette ou le pose, en avant ou en arrière, devant moi ou devant autrui.

D'où viennent la honte et l'enthousiasme, dont l'union te résume le mieux ? Serait-ce le désarroi devant ton soi connu, si borné et si net ? La foi en ton soi inconnu, vague et infini ? Cela ressemblerait à la Nausée de l'en-soi de [Sartre](#), rejointe par l'Angoisse devant le pour-soi. L'enthousiasme trouvant dans la terreur une proximité stimulante.

Pour Tolstoï et Wittgenstein, la connaissance de soi se réduit à l'humilité. Une attitude qui serait justifiée par la souffrance d'autrui ou de soi-même. L'enthousiasme et la honte y seraient mieux à cette place, puisque cette connaissance devrait aboutir à la reconnaissance de deux mystères : du soi inconnu, inspirateur de nos meilleures images, et du bien inné, intraduisible en gestes.

Le goût est l'écoute et le suivi de ce que souffle mon soi inconnu, la préférence de son regard, au détriment des yeux de mon soi connu. Celui qui ne vit que des choses vues est vite dégoûté de tout ; le goût est la capacité de se réjouir de tout, surtout des choses invisibles.

Jamais noblesse ne fut plus percluse d'impuissance, ni bassesse - plus vigoureuse. Nous finissons par avoir honte de ce qui se porte bien, en nous-mêmes, et par être fiers de ce qui nous lancine. Souffrir, c'est savoir le meilleur et le plus pur de nous-mêmes - inutile. Les ennuis surclassèrent la souffrance en capacité mobilisatrice.

L'humilité consiste à te voir, en proie à la tristesse, moins grand que tu n'es - Spinoza - Abiectio est de se præ tristitia minus justo sentire. C'est pourquoi, parmi les orgueilleux et transparents comptables, les plus répandus de tes admirateurs, on ne voit pas beaucoup d'humbles. Le soi visible peut être profond, mais l'humilité consiste à reconnaître, qu'il ne sera jamais aussi haut que le soi inconnu. Ou bien qu'en matières profondes nous sommes tous interchangeable ; la fierté n'y a pas sa place.

Grâce à la souffrance, l'homme reconnaît, que ses limites ne lui appartiennent pas, qu'il est donc un Ouvert inconnaissable, tendant à s'unifier avec le Créateur de ses limites. *Si la souffrance n'existait pas, l'homme ne se connaîtrait pas de limites, il ne se connaîtrait pas lui-même*

- L.Tolstoï - *Ежели бы не было страдания, человек не знал бы границ себе, не знал бы себя самого.*

Quitter le monde tel qu'on l'a trouvé, monde des choses. Vivre dans le monde, où il ne se passe rien (*poems make nothing happen* - W.Auden). Ne pas chercher à transformer ni à transvaluer ; on sait que même les tentatives de traduire le *en soi et pour soi* en *en moi et pour moi* finissent par te faire envahir par le temps et par les lieux, dont est libre le soi inconnu, immobile et immuable, au-dessus des objets et des sujets, de l'essence et de l'existence.

Créer résulte du *devoir* (le Christ) ; créer équivaut au *vouloir* (Nietzsche) ; créer traduit le *pouvoir* (Valéry). Créer, c'est une unification des trois ; créer, c'est le soi connu, la face lisible du soi inconnu, du *valoir*.

Pour qu'on comprenne ce que j'entends sous *faiblesse*, je dois postuler, que tout passage à l'action relève de la force (et non pas de la faiblesse comme le prétendent les sages oisifs) ; la faiblesse est l'oreille, qu'on prête à l'appel du soi inconnu, mystérieux et fascinant, intraduisible ni en mots, ni en actes, ni en système. On peut en dire ce que J.de Maistre dit du monde, qui serait *un système de choses invisibles manifestées visiblement.*

Mon mot, mon acte, ma pensée ne peuvent ni dissimuler ni traduire mon soi inconnu ; seul ce que j'évite (les contraintes), ou ce qui précède mon premier pas peut l'indiquer, vaguement, comme un graphe rappelle un arbre, comme un soupir témoigne d'une âme, comme un testament dévoile une mort.

Pour le soi inconnu, *être* veut dire *demeurer*, et pour le soi connu - *faire* ; l'impossibilité d'une traduction fidèle de l'un vers l'autre (*la nausée, l'impossibilité d'être ce que l'on est* - E.Levinas), est à l'origine de nos

tragédies ou de nos hontes.

L'agir est pardonnable ou respectable, si je reconnais d'en ignorer les ressorts et les portées. *Je ferai dans l'ignorance de ce que je fais, de qui je suis, d'où je suis, de si je suis* - S.Beckett. Cette ignorance peut être étoilée, même si j'élargis le cercle au-delà de l'agir, pour englober le penser, l'écrire, l'aimer. Et je finirai par me dire que notre soi inconnu est au centre de tout ce qui est sacré, mais sa circonférence ne se dessine nulle part.

Mon vrai visage, ce sont les caresses que je promets ou que je languis de recevoir. Mes actions ne sont que des masques de mon esprit, comme mes discours – des masques de mon âme. Mon soi connu est dans mes masques, mon soi inconnu – dans mon visage, qui porte *une grande, une unique arrière-pensée, à jamais inexprimable, celle qui, constante, habite les bons visages* – H.Hofmannsthal - *der eine große, nie auszusprechende Hintergedanke, der stetige, der in guten Gesichtern steht.*

Ni mes actes ni mes pensées ne sont jamais en contact immédiat avec mon soi inconnu ; chercher à me détacher de celui-ci, à lâcher prise, pour atteindre la sagesse, chinoise ou stoïcienne, sont des appels aussi creux que ceux qui m'inviteraient à renoncer au ciel, puisqu'il n'y aurait rien de solide. Dès qu'une musique émane de mon soi connu, je peux être certain de l'existence de la partition divine, soufflée par mon soi inconnu.

Pour juger un homme, ni ses opinions ni ce qu'elles firent de lui n'apportent que quelques pâles lumières. Ce qu'il y a de non-mécanique, dans l'âme humaine, reste invariant, quels que soient les événements ou les opinions qui traversent les bras ou la tête. Tout ce qui est évolutif ou perfectible, chez l'homme, est secondaire et relève du soi connu ; mais l'homme le vrai, l'homme le divin, c'est le soi inconnu, ce siège de l'âme. Qu'on juge notre esprit, d'après les effets de nos opinions, qu'on y trouve

notre soi connu ; avec l'âme, on vénère, on prie, on s'oublie, on se perd dans le soi inconnu.

Ce que je dis au monde se forme par un bavard - l'action de mon soi connu - et par deux muets - le rêve de mon soi inconnu et la perplexité du bien intraduisible en actes. *Tu mettras de la mémoire dans ton travail, de la bienséance - dans ton silence, dans ta nature - de la noblesse* - Bias. Une anodine substitution s'impose : au travail, toujours forcée, sied mieux la bienséance ; au silence, toujours libre, - la noblesse ; à la nature, toujours jeune, - la mémoire. La grandeur est attribut du seul soi originaire, l'inconnu : *L'instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature* - Pascal.

L'esprit est âme, tant qu'il écoute la voix du bien plus que celle du vrai ; le devenir est création, tant qu'il suit la voie du beau plus que celle du juste ; le regard est musique, tant qu'il est émis par le rêve de ton soi inconnu, plutôt que par la raison de ton soi connu. *La pensée n'est que songe, tant qu'elle n'est traduite en acte* - Shakespeare - *Thoughts are but dreams till their effects be tried.*

Je suis mon soi inconnu (ce qui produit mes songes), je deviens mon soi connu (ce que mon talent produit). Impossible de devenir ce que je suis, mais je peux être ce que je deviens. Ce que je deviens est déjà déchiffré ; ce que je suis est intraduisible en actes.

Ce que je suis, face à ce que je manifeste (dont ce que je fais), donc à ce qui trouva un langage – des actes, des signes, des idées. Le miraculeux, le parfait, le lumineux, face au créatif, au réel, à l'ombré. La honte, tempérée par la prière. La vénération, face à l'admiration. La source du particulier, justifiant l'aboutissement général. Le soi inconnu, entre-aperçu par le soi connu. Narcisse, découvrant son visage secret.

Comme l'ironie est absence de mon soi connu et humble tentative de parler au nom de mon soi inconnu, le bien, lui, est absence d'actions s'en réclamant et sentiment aigu de sa présence dans ton cœur confus. Le sérieux et le mal – le sérieux est le mal ! La présence, la trace, l'empreinte, qui profanent l'original indicible.

Ni fusion concrète (par l'intelligence) ni communication abstraite (par un langage) ne sont possibles entre le soi connu et le soi inconnu ; une coopération secrète, une dualité irréductible existent entre l'action et le sujet, le présent visible et le commencement invisible. L'homme est en permanence dans ce choix : être orienté-sujet ou orienté-action, comme la conception d'un programme informatique ; elle est soit orientée-objets soit orientée-prédicats.

Dans l'action, ce sont le premier et le dernier pas qui comptent, et ils ne m'appartiennent pas : les circonstances et les buts me sont imposés. Dans la fiction, la place de ces pas est aussi décisive, mais il m'appartient de donner au commencement mon visage, formé par mon soi inconnu, et de remplacer la profondeur des buts par la hauteur des contraintes. Dans la fiction, tout est faux de *b* à *y* ; seuls *a* et *z* sont vrais ; c'est pourquoi il faut me fier à *a*, sans m'en imaginer l'auteur, et éluder *z*, en en laissant au lecteur l'illusion de la découverte. Ce livre est un hymne à *a* et un clin d'œil à *y*, à l'avant-dernier pas, où l'erreur est toute chaude et la vérité ne congèle pas encore le rêve. Mais tout cela est obsolète : depuis que l'existence est l'alpha et l'oméga des hommes, l'alphabet de l'essence est en déliquescence.

La volonté de puissance, surtout celle que Nietzsche appelle volonté d'un ordre (*Wille ist Befehl*), ressemble beaucoup à mes *contraintes* : l'action extérieure en est exclue, seule est visée l'intensité intérieure, intensité qui est fusion de la volonté et de la puissance, du sentiment et de la raison. Et le soi *inconnu* serait la hauteur même. *Volonté de puissance : accéder à la*

hauteur au-dessus de son soi - Heidegger - *Wille zur Macht heißt : die Ermächtigung in der Überhöhung seiner selbst.*

Avant même que je me mette à agir, à parler ou à penser, deux sujets préexistent en mon for intérieur : le soi connu (la créature, les yeux de l'espèce) et le soi inconnu (le créateur, le regard personnel). Et ma vie, par alternance, prendra forme soit d'une copie du premier, soit d'une parabole du second.

Le soi, avec lequel s'identifie mon action, ne peut être qu'un pantin. L'homme libre *choisit non de coïncider avec soi, mais d'être à distance de soi* - Sartre – mais il ne lui appartient pas de choisir la distance céleste, que seules les ailes peuvent mesurer. Les pieds sont avides de routes terrestres, sur lesquelles *la solution, le salut, c'est de coïncider avec soi* - Ortega y Gasset - *la salvación es volver a coincidir consigo mismo*. Mais le salut de l'âme est dans le mystère de l'immobilité et de l'ignorance étoilée d'un soi inconnu et inconnaissable.

Mes yeux servent soit à répertorier des choses vues, des ampleurs, des empreintes des paysages, soit à imprimer au monde mon regard, ma hauteur, mon climat, qu'il soit modéré, désertique ou junglesque. L'action ou le rêve, la voie dogmatique ou la voix sophistique. *Le seul véritable voyage, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux* – M.Proust - les yeux de l'autre soi, du soi inconnu s'appellent regard.

Plus on va loin, plus la connaissance baisse - Lao Tseu ... pour devenir peut-être d'autant plus profonde. Plus je retiens mes pas, plus mon regard m'échappe, pour devenir peut-être d'autant plus haut. Plus loin je vais, plus je me rapproche de mon soi connu, que me procure la vision de buts, au détriment de l'écoute des contraintes, que dicte mon âme. Le secret des grands voyages est de ne pas en connaître le but et se laisser guider

par son étoile.

Qu'est-ce que l'aphoristique ? - une écriture, qui tente d'éviter l'habitude, pour devenir acte pur, sagesse immaculée, conception sans pénétration. Le soi inconnu se devine dans la continuité inexplicable de l'être, mais se traduit dans les césures évidentes du *faire*. Dans le langage monotone et disert d'une loi et dans la logique événementielle de rupture de son application. *On est ce qu'on refait, ce qu'on répète. La sagesse n'est donc pas dans l'acte, mais bien dans l'habitude* - Aristote.

Si ton œuvre n'est pas une simple empreinte de l'époque courante, si elle est une proclamation de foi et de rêves, elle grandirait de ton propre élan. *Ce ne sont pas les œuvres qui nous sanctifient, c'est nous qui devons sanctifier les œuvres* - Maître Eckhart - *Die Werke heiligen nicht uns, sondern wir sollen die Werke heiligen*. Sois plutôt ton propre inquisiteur que l'hérétique des autres. Les autres sanctifièrent l'agriculture bio, l'aile aérodynamique, le suffrage universel, et oublièrent le silence du Christ devant le Grand Inquisiteur, le Christ, incapable de transformer pierres en pain, refusant de se jeter du haut du Temple ou d'accepter le sceptre. Ta propre sanctification en miniature sur l'échelle de la puissance : par le sacrifice de la force ou par la fidélité à la faiblesse, et c'est le soi inconnu qui en est seul capable, notre œuvre étant un produit du soi connu.

Tout engagement barre l'espérance de tant des moi en puissance - G.Byron - *In commitment, we dash the hopes of a thousand potential selves*. Et si le moi se traduisait mieux dans mes hésitations et abstentions que dans mes prises de position ? Shakespeare : *Nos doutes nous trahissent* - *Our doubts are traitors* - le comprit bien : notre soi le plus proche et le plus secret se cache dans l'indétermination, le soi inconnu.

Un Ouvert aspire à ses frontières, qui ne lui appartiennent pas ; les

frontières, ces valeurs d'ange, sont tracées par notre soi inconnu. Mais un homme fermé aspire à ce qu'il fait : sa valeur est son prix d'échange. *Ce que l'homme fait ne compte pas ; ce qui compte, c'est vers quoi il aspire* - Dostoïevsky - *Не смотрите на то, что делает человек. Посмотрите на то, к чему он стремится.*

L'acte s'adresse à autrui, le poème surgit de l'écoute de ton soi inconnu, de l'artiste, et entre les deux, c'est ton soi connu, l'artisan, qui crée, doute et se déchire. *L'acte et le poème me donnent raison. L'entre-deux me condamne* - M.Tsvétaeva - *Die That und das Gedicht geben mir recht. Das Zwischen beschuldigt mich.* L'actuel et le virtuel ont honte du rituel métamorphosant, qui est l'entre-deux.

Les larmes que tu n'auras pas versées, les mots que tu n'auras pas trouvés, les gestes que tu n'auras pas osés : *Le plus précieux, dans les poèmes comme dans la vie, est ce que tu rates* - M.Tsvétaeva - *Самое ценное в стихах и в жизни - то, что сорвалось.* C'est un problème de voisinage : le succès m'insère parmi les autres, l'échec me laisse seul avec moi-même. Une bonne topologie consisterait à donner le meilleur prix (comme une bonne analyse - la meilleure métrique, c'est-à-dire la plus grande distance) à ce qui me touche. Dans la vie banale, comptera ce qui pesa ou s'exprima, pour mon esprit ; dans la vie secrète, je ne garderai que l'impondérable et l'indicible de mon âme. *D'une vie ne reste que ce qu'elle n'aura pas été* - Cioran. On fait par l'esprit et par le muscle, et l'on est – par l'âme ; un bonheur et une utopie impossibles – que mon faire coïncide avec mon être.

L'indigence du débat politique réduit la vision du futur, par tous les protagonistes, à l'obscur *changement*, n'engageant aucune fibre individuelle. Tout homme politique sensé, qui avait parcouru les trois incontournables étapes de mûrissement personnel : changer le monde, changer ma vie, vénérer mon soi inconnu et inchangeable - ne peut être

qu'un hypocrite collectif.

Que devient la notion bicéphale de *soi*, appliquée à une nation ? - le soi connu serait sa civilisation, et le soi inconnu - sa culture. *Renoncer à soi-même est un effort assez vain ; pour se dépasser, mieux vaut s'assumer* (R.Debray), où, implicitement, les deux soi s'affrontent, le renoncement et la fidélité marchant main dans la main.

L'écriture de Nietzsche fait penser à l'esprit français et au ton russe. Le style de Montaigne, Pascal ou Voltaire, le sujet y dominant le projet, et l'élégance de forme se moquant de la rigueur de fond. La véhémence et le conservatisme de Dostoïevsky, la pureté et la honte y étant inextricablement mêlées sur le même axe vertical. L'homme, ce soi connu, le soi haïssable, qui doit être surmonté par le surhomme, ce soi inconnu, le soi admirable. *Le pain pour moi - une question matérielle. Le pain pour les autres - une question spirituelle* - N.Berdiaev - *Хлеб для меня - материальный вопрос, хлеб для других духовный*. Et, en toute logique, on s'occupe de son pain, en jouant des coudes, et du pain pour les autres, en pérorant aux assemblées. D'où une devise d'intellectuel : *Vis pour les autres, si tu veux vivre pour toi-même* - Sénèque - *Alteri vivas oportet, si vis tibi vivere*. L'aristocrate fait mieux : *fais* pour les autres, *sois* pour toi-même.

Mon soi inconnu n'a ni langage ni visage ni ouvrage ; c'est mon soi connu qui accède aux vocabulaires, aux qualités, aux outils ; ces deux soi sont incommensurables, et Aristote : *Ce que tu es en puissance, ton œuvre le montre en acte* - a tort. Le soi inconnu est l'énergie potentielle, et le soi connu - le dynamisme réel.

- Devoir -

Vouloir

Ce qui, en moi, est visible - me cache. C'est ma manière de voiler l'invisible qui m'exprime le mieux.

La dialectique sophistique favorise les tableaux triadiques ; la dialectique dogmatique leur préfère l'axe, la dualité, dont le soi est le cas le plus flagrant. Et j'y trouve tant d'oppositions mal tranchées : l'inconscient n'est qu'une partie câblée du conscient, l'essence est une précondition nécessaire de l'existence, la transcendance est l'immanence justifiée. Le soi se décompose le mieux entre le vouloir et le pouvoir, entre le rêve et l'action, entre le divin et l'humain, entre la création et la créativité, bref – entre le soi inconnu et le soi connu.

Nos limites jouent deux rôles : déclencher nos élans ou mesurer nos forces. Dans le second cas (Ulysse ou [Hegel](#)), le soi connu se dépasse et augmente le volume de son savoir. Dans le premier (Orphée ou Rilke) – l'appel de notre soi inconnu nous fascine, inaccessible, et sacre notre regard immobile sur notre étoile.

L'une des fonctions de notre soi inconnu consiste à nous rendre ouverts, c'est à dire donner un sens à notre élan vers nos frontières inaccessibles : *Aucune autre contrainte ne pèse sur le soi, sauf celle de poser les limites, qu'il peut pousser jusqu'à l'infini – J.G.Fichte - Das Ich steht unter keiner anderen Bedingung, als unter der, daß es Grenzen setzen muß, die es in die Unendlichkeit hinaus erweitern kann.*

La conscience de mon soi inconnu - me munir du regard, que je mettrai au-dessus et des choses perçues et des idées conçues (je pourrai

l'appeler, comme Nietzsche – *mon univers inconnu interne – unbekannte Welt in mir*). La conscience de mon soi connu - me voir, bossu ou déçu.

Pour comprendre ce que nous sommes, c'est peine perdue, que de faire marcher nos affaires ou raconter nos tribulations ; nous nous mettons à placer l'espoir dans faire danser nos rêves ou chanter nos joies, mais la déconfiture finale de ces introspections ne fait que redoubler notre perplexité. Et l'on finit par se rendre à cette belle évidence : l'incompréhension du soi est la meilleure source de nos enthousiasmes.

Plus achevé est l'autoportrait, que je dessine, plus faux et reproductible il est. Et je renonce aux traits nets au profit des points sans modulations visibles.

La lumière pragmatique inonde le quotidien des hommes, qui vivent de plus en plus dans l'illusion d'un milieu sans ombres. D'où la chute de l'art et de la philosophie, qui ne vivent que des ombres. *Au fond de chacun, il y a son noyau inconnu, masse d'ombre, qui joue le moi et le dieu - Valéry.* Dieu voulut, à l'opposé de Nietzsche, que ce noyau fût fait de faiblesses (*Kern voll Schwäche* - Rilke !) ; dans l'inconnu de la volonté de puissance il y a autant de sources d'ennui que dans le connu de nos défaites : *L'inconnu passe pour grandiose - Tacite - Ignotum pro magnifico est.*

Le soi est si loin de ce qui se montre, se dit ou se fait, que ce soit par les autres ou par moi-même, que le désir d'être soi-même - le fondement de la bonne conscience - est une aberration des sots. À moins qu'être soit ce qui subsiste, quand je ferme mes yeux, pour créer un écran, et ma bouche, pour laisser parler ma plume, et quand je laisse tomber mes bras, pour jouir des images insaisissables.

Le sage compromis entre moi et autrui serait l'ubiquité : *Tout homme est deux hommes et le véritable est l'autre* – J.Borgès - *Todo hombre es dos*

hombres y el verdadero es el otro, ou l'ignorance étoilée : *Je me suis toujours été un autre* - R.Gary. Même la généalogie du soi connu s'écrit sur les deux volets du diptyque : l'enfant de l'époque et l'enfant inactuel, c'est le second qui se trouve plus souvent du côté du meilleur soi, de l'inconnu.

Le rêve complète l'espace et le temps comme sphères de notre existence ; je ne vécus ni dans l'âge de mon soi connu, ni dans notre espace, ni dans votre temps, je vécus dans le rêve de mon soi inconnu - ni mémoire, ni langue, ni traces.

Se connaître signifierait unité du sujet et de l'objet, projet digne des robots. On peut comprendre ce que fait et même ce qu'est mon soi connu ; l'essence de mon soi inconnu me restera toujours incompréhensible, sans être un objet, il me souffle des projets. Ce qui est proche devient si vite muet : *Je ne me connais pas, et Dieu m'en garde* - Goethe - *Ich kenne mich auch nicht, und Gott soll mich auch davor behüten*. L'autoscopie ne sert à rien, seule l'autoécoute est utile dans la recherche de ta meilleure source, celle de la musique.

L'ambition suprême de ma réflexion, face à l'insondabilité et l'ineffabilité de mon moi : être une belle ombre d'une lumière inaccessible, ombre projetée en hauteur. Je plains ces piteux connaisseurs ou maîtres de leurs soi-mêmes transcendants ou immanents, se vautrant dans leurs profondeurs viabilisées : *L'objectif suprême de ton évolution : devenir maître de ton soi transcendantal, être le soi de ton soi* - Novalis - *Die höchste Aufgabe der Bildung ist, sich seines transzendentalen Selbst zu bemächtigen, das Ich seines Ichs zu sein*. Quand je suis dans la forme, je ne peux être que dans le nous dialogique, du côté des ombres.

À quoi dois-je m'attendre, si je mets au centre ce qui m'est le plus énigmatique et impénétrable, moi-même ? - au jeu passionnel des

ombres, à la perte de repères, au vertige. Et qu'ils sont sots, ceux qui se disent : *placez-vous au centre, et le vrai, le juste et le paisible vous appelleront* – R.W.Emerson - *place yourself in the middle, and you are impelled to truth, to right and contentment*. L'arbre, lui aussi, n'a pas de centre compréhensible, ce qui le rend sacré.

La puissance a deux domaines d'application : la représentation et l'interprétation. La création ou la réflexion. Chez le créateur, ce n'est pas la monade - volonté de puissance - qui le résume, mais la dyade - la volonté et la puissance - qui constitue un véritable axe de sa personne : la volonté gît au fond du soi inconnu et la puissance forme le soi connu. Dionysos est dans la volonté charnelle, que la puissance spirituelle d'Apollon traduit.

Le visage est toujours problématique ; la parole sans grâce le réduit au grade de solution lisible, la parole inspirée en fait un mystère visible. La lumière de la parole est dans le soi inconnu, l'inspirateur, et les ombres se forment par le soi connu, le créateur. Le bonheur - dédier mon mot à un visage, qui en devient vivant, tout en restant incompréhensible : *Écrire, c'est affronter un visage inconnu* – E.Jabès.

Leurs théories du soupçon ou du déguisement partent de l'hypothèse d'une authenticité possible, dans le verbe ou dans le geste, qui rendraient fidèlement notre moi, habituellement inavouable ou indépistable. Authenticité impossible, car seule l'invention-crédation (que Valéry appellerait transformation, car toute création est de la traduction, ce qui suppose un original à transformer) est le vrai visage de l'homme, la visagéification. La seule vraie différence entre artiste et mouton-robot est dans les deux acceptions du terme de *modèle* : le second reproduit le modèle courant, le premier en crée une représentation nouvelle.

Dans l'exposé de ce qui est connu, tous les hommes atteignent des

statures comparables ; c'est dans le style de nos attouchements de l'inconnaissable, que notre vraie valeur s'affirme. Et Wittgenstein - *Moins tu te connais et te comprends, moins grand tu es* - *The less somebody knows & understands himself the less great he is*, n'y est bête qu'au second degré.

C'est l'incompréhension et la perplexité qui rendent la vie désirable. *Donnez un but précis à la vie : elle perd instantanément son attrait* - Cioran. Le sot est plus souvent myope que presbyte : il sait où il va, sans savoir où il est.

C'est ce que je fais de la lumière commune qui fait de moi un mouton, un héros ou un créateur : m'en servir pour mettre au jour des choses cachées, me jeter dans son feu géniteur, la faire oublier par mon jeu des ombres, projetées par mon soi inconnu.

Nous connaître, c'est connaître notre âme, mais celle-ci est exposée au souffle d'un esprit supérieur, dont tout contact nous est interdit, - celui qui dit se connaître ne connaît que ses glandes. Ou, au mieux, ses muscles : *Ce que je connais de moi-même est ce qui prend part à l'action* - H.Bergson - c'est à dire une misérable surface de ma face invisible dont la profondeur m'est interdite et que seule réinvente la hauteur de mon âme.

Le soi n'est ni dans les réponses, ni dans le questionnement, ni dans le parcours de la question à la réponse, ni dans le silence ; si, après ces quatre négations, je me sens authentique, je me trompe de voies ou de voix. Notre essence restera soit hypothétique soit utopique soit mythique ; seule l'existence est authentique, c'est pourquoi il faut la mépriser, ou, au moins, négliger, pour vivre le vertige de l'essence inconnue.

Se méconnaître, c'est, en permanence, faire que le Même soit autre, exotique, ce qui entretient l'intensité des sensations et constitue le retour

du Même. Trouver de l'inexistant à partir de la méconnaissance de soi, plutôt que chercher la connaissance ou la reconnaissance de ou par ce qui existe ou pèse.

Le soi se loge quelque part sous la boîte crânienne, observe la conscience et déclenche des actes ; aucun oracle delphique, aucun cogito, aucun réseau de neurones ne m'éclaire sur son mystère ; il est la flèche de Zénon, qui, visiblement, vole, mais, pour ma raison, - reste immobile. Aucune solution donc du problème grec de connaissance ni du problème égyptien de vérité (*personne ne souleva mon voile*), qui nous illuminerait sur le mystère du soi, où le connu et le vrai restent impuissants.

L'authenticité peut être définie comme l'appropriation de notre essence articulée ou attribuée, c'est à dire d'un reflet misérable d'un mystère lumineux, indicible et inclassable.

Le soi n'est ni un but salutaire ni une contrainte problématique, mais un mystérieux commencement, le point zéro, jamais en contact avec le premier pas. L'idéal : commencer par le soi inconnu, finir par le soi connu.

Me connaître ou ne connaître que ce qui est à *moi*, c'est la même chose. Mon soi inconnu est inconnaissable.

On *devient* son soi connu, on *est* son soi inconnu. Une belle et inaccessible ambition : rendre la hauteur du devenir - digne de la profondeur de l'être. Mais l'expiration ne saurait jamais être asymptote de l'inspiration.

Il est impossible de jouer à cache-cache avec ce qui nous bouleverse de l'intérieur ; aucune révélation de notre moi, due à la sincérité ou à la perspicacité, n'est sérieuse ni intéressante. Celui qui, néanmoins, y croit, parle de «recherche de la vérité» et finit par tomber sur ce que trouve n'importe quel sot sans le moindre effort d'authenticité ou d'imagination.

Seule une libre invention est capable de rendre quelques traits de notre visage, et encore...

Quelle autre démonstration d'une existence hors espace-temps que le moi, se révélant dans cette coordination miraculeuse entre les sens, le cerveau, les muscles, la conscience métaphysique ! Tous accessibles à tout moment et en toute circonstance, dans un parallélisme et une unité inconcevables !

Le moi connu est fermé, il a besoin de clôture, sous les yeux ou sous les pieds, pour se retrouver entre proches ; le moi inconnu est ouvert, il a besoin d'horizons, pour continuer à converger vers le lointain inaccessible, et de firmaments, pour ne pas perdre de vue son étoile.

Le moi connu est solidaire de mon fait et de ma pensée ; le moi inconnu n'est embrassé que de mon regard ; quand on ne fait pas cette différence, on se mêle les pédales : *Le moi fuit toujours mon regard, qui ne peut jamais l'atteindre. Mais l'idée de moi, elle, peut être nette* - F.Schlegel - *Anschauen können wir uns nicht, das Ich verschwindet uns dabei immer. Denken können wir uns aber freilich.* Le regard est le porte-parole du moi inconnu.

L'inconscient se réduit aux réflexes ; ce n'est pas l'inconscient qui constitue le soi inconnu, mais la conscience inarticulable : l'éthique, l'esthétique, la mystique, ce qui échappe à la conscience articulée autour des sensations, concepts ou mots, conscience du soi connu. Deux péchés des temps modernes : l'oubli du soi inconnu ou, pire, sa réduction au soi connu.

Le soi connu *se fait*, même au-delà de l'existant ; le soi inconnu *est*, même dans l'inexistant. Parménide serait choqué, [Heidegger](#) peut-être pas.

Le soi inconnu n'est pas quelque chose de *plus*, par rapport au soi connu, mais il est d'une autre substance, irréductible ni aux choses ni aux mots, n'admettant ni mesures ni sens.

Paradoxalement, les tentatives de rationaliser le soi inconnu débouchent soit sur la superstition (la représentation religieuse), soit sur le charlatanisme (l'interprétation psychanalytique) ; seuls les doux rêveurs se contentent encore de le vénérer, irrationnel et irréductible.

Oui, je ne peux me réaliser qu'en tant qu'un jeu d'ombres, dans ce soi connu, articulé, fini, maîtrisable ; mais je dois vénérer la lumière de mon soi inconnu, indicible, infini, inaccessible : *L'impossible, nous ne l'atteignons pas, mais il nous sert de lanterne* - R.Char - sachant que tout impossible extérieur intéressant a sa réplique dans moi-même.

C'est à son soi inconnu - inarticulé, invariant, insondable - qu'il faut appliquer les trois outils intellectuels que sont la transformation, l'amplification et le filtrage ; mais le conformisme et la routine nous poussent à nous en servir, pour gonfler le soi connu, commun et transparent, ou, pire, pour refléter la stature, déjà bien évaluée, des autres.

Le soi pur de [Valéry](#) est trop lié au *tout* du monde, le soi absolu de l'idéalisme transcendantal de [Kant](#) est trop mécanique, mon soi inconnu a l'avantage de ne se mêler ni des opérations analytiques ni des opérandes ensemblistes – il est l'algèbre de la création.

Le soi connu, ce sont nos prix, nos valeurs, nos fonctions ; le soi inconnu, ce sont nos invariants, nos vecteurs en dimensions cachées, nos singularités sans coordonnées, notre noyau toujours annihilé, plus pur que le soi pur.

Le soi connu est au soi inconnu ce que le devenir électif est à l'être effectif - une forme temporelle d'un contenu intemporel ; l'être justifie et bénit, mais ne se laisse pas appréhender.

Le soi connu, c'est surtout notre visage ; mais le soi inconnu, peut-être, ne peut avoir que des hypostases (comme le *moi pur - reines Ich* - de J.G.Fichte ou E.Husserl).

Le soi connu n'est qu'une projection du soi inconnu ; celui-là, le Fermé, il a, pour frontière accessible, - l'horizon, dont on cherchera des approches ; le soi inconnu, cet Ouvert, a, pour frontière, - le firmament inaccessible, qui donne des ailes.

Le soi connu se montre aux yeux, avec ses prix et ses mesures ; le soi inconnu se donne au regard et reste sans prix ni mesure. Le phénoménal représenté et le mental interprété.

À [Heidegger](#), pour savoir ce qu'est l'être, il faut savoir ce que le soi inconnu est (*nur wenn ich weiß, wer ich bin, kann ich wissen, was sein heißt*) ; la résignation à l'ignorance de soi sacralise nos désirs, la seconde ignorance sacralise doublement notre intelligence.

L'une des contraintes les plus utiles que s'impose un bel esprit, avant de prendre la plume et faire résonner la musique de son soi inconnu – la saine méfiance devant ses propres forces, devant son soi connu ; les médiocres ont besoin de confiance en soi connu, pour se narrer, en raisonnant.

Il y a un mysticisme d'impuissance, partant de l'indétermination des limites, et un mysticisme de puissance, que j'appellerais nihiliste, et qui consiste à me reconnaître Ouvert et à tendre, malgré tout et en deçà du

soi inconnu, vers mes frontières, qui ne m'appartiennent pas, mais savoir, que, au-delà, le monde est fermé, pouvoir m'y basculer et atteindre ce qui, pour le soi inconnu, fut étranger, divin ou simplement inaccessible.

Dès que tu crois être en communication directe avec ton meilleur soi, le soi inconnu, pense au mot augustinien : *Si tu le comprends, ce n'est pas Dieu - Si enim comprehendis, non est Deus* - laisse les meilleures voix à leur miraculeuse inexistence.

Deux déviations de la pensée : la sécheresse monocorde d'une réflexion ou la sourde fébrilité d'une foi ; la musique est née de l'accord entre la méditation de mon soi connu et la préméditation de mon soi inconnu.

L'évolution et l'éclair - telle est la trajectoire du soi connu ; des invariants et des ombres - tels sont des signes du soi inconnu. *J'ai conscience d'un soi identique, face à la diversité des représentations, que mon regard saisit - Kant - Ich bin mir des identischen Selbst bewußt, in Ansehung des Mannigfaltigen der mir in einer Anschauung gegebenen Vorstellungen* - ce soi identique et immuable est le seul à nous parler directement d'un certain être des choses. *Le problème est : dissocier en soi l'œil et le regard, séparer le moi authentique de cet autre qui pose* - V.Jankelevitch - je ne suis pas sûr, que notre acteur nous soit plus étranger que notre spectateur.

Le soi inconnu, celui qui veut, et le soi connu, celui qui peut, heureusement s'ignorent ; le premier insuffle le langage de rêves, le second le traduit en langage d'images et de mots ; l'âme, qui porte le regard, et l'esprit, qui peint les choses vues. *Cette étrangeté de soi à soi, qui est l'aiguillon de l'âme* - E.Levinas.

Avoir ou être, ces deux vacuités reflètent assez bien la frontière entre le soi connu et le soi inconnu : on est, sans posséder son meilleur soi. Je

deviens. Et je maîtrise ce moi connu, qui connaît, doute et évolue. Mais je ne peux pas approcher l'immuable, le crédule et le créatif, qui est mon moi inconnu.

Il y a deux sujets en moi : le soi inconnu - le spontané, l'esclave de l'interprétation inconsciente, et le soi connu - le réfléchi, le maître de la représentation. L'herméneute constant, proche de l'être, et l'ontologue évolutif et variable, se fixant dans l'étant.

Pour connaître mon soi connu, il suffit de vouer à son image mes yeux ou mon esprit. Je ne peux pas connaître mon soi inconnu, je peux l'aimer, grâce à l'image, qu'en renvoie mon regard, c'est à dire mon âme. C'est, peut-être, l'objet tant convoité par Narcisse et qui l'empêche d'être immortel. Ne sont immortels que le désamour et l'imitation. La créature, la création, le créateur sont tous voués à néant.

Une perte irréversible - perte de son obscurité innée. On ne peut rester soi-même que dans le noir. Le soi connu gagne d'être mis en lumière, mais le meilleur, le soi inconnu, ne se traduit clairement que par des imposteurs ; il n'est crédible qu'inventé.

Le moi connu n'est que l'épiderme presque mort que caressent mes mots, mais seul le moi inconnu en est le vrai bénéficiaire vivant, c'est à dire excitant et excité. Mais ces mots ni ne l'expliquent ni ne l'éclairent : *Plus je m'explique, moins je me comprends ; tout n'est pas inexprimable en mots, uniquement la vérité vivante* - E.Ionesco.

Dans mon livre, le fond, le sens, le volume viennent de mon soi connu ; la forme, la musique, la noblesse - de mon soi inconnu. Plus je m'identifie avec le second, plus j'aurai le droit de parler d'un *livre consubstantiel avec son auteur* (Montaigne) ; sinon, il ne serait qu'*accidentel*.

Tous ceux qui font de la connaissance de soi - enfer de l'esprit, purgatoire de l'âme ou paradis du cœur - sont bêtes. Le soi est miraculeusement identique au monde d'ici-bas, dont l'essentiel nous restera à jamais inconnaissable.

Ils appellent à *prendre pleinement conscience de soi* - ces trois couches, lourdes et indéfinissables, au-dessus de soi l'ensevelissent, sans lui apporter ni lumière ni ombres. Un signe de la sagesse serait d'être heureux et ému, puisque le meilleur soi, le soi inconnu, continue à faire jaillir de nouvelles questions. Le contraire de la sagesse s'appelle transparence, celle entre le questionnement naissant et ses réponses fixes.

Ce que produit notre soi connu a tendance d'être lumineux, mais le soi inconnu est enveloppé dans un épais mystère. Le second, l'inintelligible, semble n'être que ténèbres au premier, à l'intelligible. Ceux qui pensent n'être que transparence à eux-mêmes, exhibent des substances dont l'intelligibilité n'a d'égale que leur bêtise.

Le soi inconnu, c'est le regard ; le soi connu ne produit que des représentations. *La conscience de mon soi dans la représentation Je n'est pas un regard, mais une représentation purement intellectuelle - Kant - Das Bewußtsein meiner selbst in der Vorstellung Ich ist gar keine Anschauung, sondern eine bloß intellektuelle Vorstellung.*

Ma vie se réduit à ce que j'éprouve, dans mon fond obscur, et à ce que je prouve, par mes formes lumineuses ; et il y faut installer une espèce de discipline militaire : obéir à mon soi inconnu et commander à mon soi connu.

On ne retire pas grand-chose des contacts avec un autre soi-même ; la rencontre, que je dois appeler de mes vœux, est celle entre mon soi

connu et mon soi inconnu, entre la forme de mon esprit et le fond de mon âme, entre la matière et la manière. Les autres ne sont que de la matière, dont peuvent se passer mes meilleures formes.

Se connaître, l'une de ces fumisteries, héritées de l'Antiquité. Pour évaluer mon soi connu – nul besoin d'introspection : les sources de mes goûts et de mes passions sont communes à tous mes contemporains, autant scruter mon voisin plutôt que fouiller, vaguement, dans ma conscience insaisissable. Mais le soi inconnu, par définition, n'est qu'une étincelle divine du génie, qui n'a ni un langage fonctionnel ni un outillage intellectuel ; il m'inspire sans se dévoiler ; si je prétends le connaître, je me trompe de cerveau ou d'yeux.

Sombrer dans la sagesse, se surmonter, se connaître, retrouver la paix et l'entente avec soi-même – une perspective minable et impossible. En revanche, une sensation cuisante, que je ne pourrais être d'aucun secours à moi-même. Je me repais de désistements et de capitulations.

Quand on se connaît, on vit dans la solution connue ; quand on se cherche - dans le problème du soi inconnu ; quand on s'invente - dans le mystère du soi inconnaissable. *On n'est ridicule que lorsqu'on ne veut pas être ce qu'on n'est pas* – G.Leopardi - *Le persone non sono ridicole se non quando non vogliono essere ciò che non sono.*

Vouloir se connaître est une illusion, mais vouloir être reconnu est une bêtise. *Veux-tu être connu de tous ? tâche d'abord de ne connaître personne* - Sénèque - *Vis omnibus esse notus ? prius effice, ut neminem noveris.* Trouve le bonheur dans les étincelles de ton soi inconnu ; ne compte pas sur les bluettes de ton soi connu : *Être heureux, c'est pouvoir se voir sans horreur* – W.Benjamin - *Glücklich sein heißt ohne Schrecken seiner selbst innerwerden können.*

Les profondeurs de l'esprit sont aussi insondables que les hauteurs de l'âme. Je suis dangereusement près de la platitude, lorsque je ne parle qu'au nom de mon soi connu. Le talent est le seul interlocuteur de mon soi inconnu, parlant les deux langages : l'intelligence et la noblesse.

Le soi inconnu se livre à l'âme tâtonnante et fuit la pensée cohérente ; là, où parle le soi connu, le chœur s'y faufile et, souvent, me gouverne. Dès que j'ai envie d'être là où je pense, je me retrouve en étable. *Là où je suis, il n'y a plus à penser* – A.Artaud. Pour le soi inconnu, *je suis* vient d'être ; pour le connu - de *suivre*.

Comment parvenir aux commencements ? - en comprenant ce qui ne l'est pas, en l'éliminant, - donc, par des contraintes. Une fois la durée ou l'enchaînement interdits, mon soi inconnu n'aura qu'un seul interprète possible - mon génie ; et sans le génie, je ne suis que médiation.

Le soi connu, c'est à dire l'esprit, dispose de la noblesse et de l'intelligence, qui sont des espèces d'aigle et de serpent de l'artiste Zarathoustra, pour lui rappeler la hauteur des cercles de l'existence ; mais le talent appartient au soi inconnu, et il n'est pas les yeux, mais le regard de l'âme.

Notre soi inconnu étant notre limite inaccessible, le soi connu devrait renoncer à tout achèvement et ne s'occuper que des commencements et des élans vers les limites, être un Ouvert.

Il n'y a pas, en nous, de points fixes, par rapport auxquels on puisse calculer. Nous sommes toujours sur une circonférence avec une origine, qui nous maintient tout en restant inaccessible.

Pour que je me tourne du côté de mon soi inconnu, il y a une technique facile : reporter l'admiration des organes – y compris de mon esprit, y

compris de mon âme – sur leurs fonctions. C'est ici que j'ai la sensation de faire partie de ce qui, tout en étant moi, est plus grand que moi – l'unification enrichissante, mystifiante, rehaussante. La hauteur d'une admiration est ce que la profondeur est à la connaissance – un contact, ou son illusion, d'avec l'au-delà.

Réduits à l'homme, l'être heideggérien est mon soi inconnu, et son étant – mon soi connu ; et c'est Héraclite qui nous met d'accord : ce qui fait apparaître, c'est à dire la nature ou l'être, aime à se voiler.

Mieux je fouille l'homme intérieur en moi, plus je comprends, que presque tout y est, dans une certaine perspective, assez commun - mes images, mes sentiments, mes pensées. Et que mon cachottier soi inconnu se manifeste mieux, lorsque je me quitte, pour prier, aimer ou m'étonner. Et je ne retournerai en moi que pour créer.

Le soi, c'est l'être et la liberté, et le moi, c'est l'étant et la solitude ; ce sont, peut-être, le soi inconnu qui t'inonde de lumière, et le soi connu qui n'émet que des ombres.

Le talent aide à développer le fond ; le génie se charge de l'envelopper de formes. Le génie ne serait que le soi inconnu d'un créateur. *Le développement consiste à s'éloigner de soi, en rendant le moi infini, et à revenir à soi, en rendant le moi fini* - Kierkegaard – on n'y modifie pas le même interlocuteur, on en change.

Les visages, les actes, les pensées des autres m'apprennent presque tout sur ce qu'est mon soi connu ; ils ne m'apprennent presque rien sur mon soi inconnu. Et même moi-même, j'ai beau interroger ce dernier, je n'entendrai jamais de réponses intelligibles ; il se réduit aux questions, dans un langage musical, qui surgissent au fond du silence de mon âme, pour la bouleverser et s'évanouir. *Troublé par le mystère, ton esprit, en se*

cherchant, se fuit – F.Schelling - *Der Geist, der, wunderbar getäuscht, sich selber suchend, sich selber flieht.*

Être ou paraître – cette paire est encore un candidat à la synonymie avec mon soi dual, l'inconnu et le connu : m'abandonner au premier et maîtriser le second ; ne pas chercher, comme les philosophes, à y inverser les verbes.

J'entends la musique de mon soi inconnu, c'est à dire son élan, son intensité et sa mélodie ; ce langage défie tout verbalisme, toute représentation ; pourtant, il s'agit de le traduire par mon soi connu, maître du verbe et du concept. *Il n'y a de choses belles que celles que la folie dicte et que la raison écrit* – A.Gide.

Le soi inconnu est un centre, et le soi connu – la circonférence, parcourue par mon regard et calculée d'après ma culture. La culture est un faisceau de rayons, dans lesquels furent entreprises des tentatives, réussies ou échouées, tentatives des autres de capter le beau. La culture est ainsi une excellente contrainte, m'épargnant des sentiers battus, où il n'y a plus rien de grandiose à prospecter.

Tel le Dieu des Chrétiens, le soi inconnu s'incarne en plusieurs hypostases, plus ou moins équivalentes, mais dont les domaines d'excellence n'ont pas de frontières communes ; elles ne collaborent ni ne se chamaillent ; Pascal sème des zizanies impossibles : *Chaque moi est ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres.*

Parler d'identité, ou même d'écarts, entre le soi connu et le soi inconnu – est absurde, puisqu'ils sont incommensurables, l'un est dans les valeurs et l'autre n'est que les vecteurs. Ou, puisque le mot *vecteur* a deux acceptions : le premier est dans le vecteur qui porte, et le second – dans celui qui indique la direction.

M.Tsvétaeva - un don organique total, aucune adaptation au mécanique. Quelqu'un, qui croît et se sculpte, comme un arbre ou un Narcisse, ce qui est mieux que grandir ou se construire : *Tsvétaeva ne se maîtrisait pas, ne se construisait pas, elle ne se connaissait même pas et cultivait cette ignorance* – N.Berbérova - *Цветаева не владела собой, не строила себя, даже не знала себя и культивировала это незнание* - voilà encore de l'ignorance étoilée ! Si les autres ne vivent que de leur soi connu et maîtrisé et ignorent leur soi inconnu et sacré, c'est qu'ils s'éloignent de l'ange et s'approchent du robot.

Le soi inconnu est aussi taciturne que Dieu ; il ne sert à rien de lui poser des questions ou de lui présenter des réponses. Mais la conscience de sa mystérieuse présence nous rend plus nobles, plus intelligents et même, peut-être, plus grands : *Celui qui écoute son grand soi devient plus grand, celui qui écoute le petit – plus petit* - Menciüs.

Ils veulent tout réduire à ce qui leur paraît être connu : au Moi et au Monde - vouloir et pouvoir. Je ne suis attiré que par deux monumentales inconnues : Soi et X - souffle divin et substitutions harmonieuses.

Le soi connu se traduit par la lumière, caressante et certaine ; les ombres, tragiques et furtives, traduisent le soi inconnu : *Le moi inconnu exige un milieu éphémère, comme en offrent les ombres* - Kierkegaard.

Les vertus horizontales de la simplicité en pensées, sans grandeur, conduisent à l'authenticité en actes, sans saveur. *La simplicité et la platitude sont un gage de l'authenticité ; à l'opposé de la saveur dont l'intensité est condamnée à s'user* - Confucius. La platitude inusable préservera mon soi, connu et authentique, mais mon soi inconnu, imposteur et savoureux, ne se manifeste que par l'intensité !

L'Ego, le moi, le Je - celui qui cherche, celui qui se cherche, celui qui trouve - trois facettes pleines, se refermant sur un vide innommable.

Deux porte-voix possibles, pour m'exprimer : le soi connu ou le soi inconnu. Mes maîtrises et mes expériences, ou mes pertitions et mes rêves ? Dois-je coller mon verbe à mon corps et à mon esprit, pour qu'il en soit solidaire, ou bien dois-je créer un personnage imaginaire, en contact mystérieux avec mon âme irresponsable, tenant des propos imprévisibles ? Je penche pour le second choix, mais ce que furent Socrate pour [Platon](#), Zadig pour Voltaire, Zarathoustra pour [Nietzsche](#), s'appelle, chez moi, - mon soi inconnu.

Que faire des lumières reçues ? Je vois ceux qui s'y chauffent, les reflètent ou les racontent et je comprends, que la plus belle façon d'en vivre est de les déposer ou enterrer pudiquement au fond de moi-même. Avec une conséquence irrémédiable - je commence à émettre des ténèbres.

Le sage, contrairement au niais, ne sait que rarement ce qu'il cherche : *On cherche l'absolu et ne trouve que le résolu* - Novalis - *Wir suchen überall das Unbedingte und finden immer nur Dinge*. Par ailleurs, il ne cherche même pas, ses trouvailles résultent du désir de *donner* de soi avec panache. Les autres *prennent* ce qu'ils trouvent.

Le sage, contrairement au niais, ne sait que rarement ce qu'il cherche : *On cherche l'absolu et ne trouve que le résolu* - Novalis - *Wir suchen überall das Unbedingte und finden immer nur Dinge*. Par ailleurs, il ne cherche même pas, ses trouvailles résultent du désir de *donner* de soi avec panache. Les autres *prennent* ce qu'ils trouvent.

L'esprit de suite est bon pour l'ingénieur et néfaste pour le poète. Le rêve n'est traduisible qu'en pointillé, les actes remplissent des chaînes. Je

connais les autres par la mémoire en continu et je me découvre moi-même dans l'oubli des traces. Répète la noble prière de S.Weil : *Que je sois hors d'état d'enchaîner par la moindre liaison deux pensées*. J'aime la raison qui prie et la foi qui lie.

Tu mourras, inconnu de toi-même - Sénèque - *Ignotus moritur sibi*. Et peu importe si les autres te connurent ou pas. *Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer ?* - Voltaire – il faudrait y préférer l'ignorance étoilée à la connaissance étioyée.

La beauté complète naît de la tension entre la profondeur du connu et la hauteur de l'inconnu ou, mieux, - de l'inconnaissable. Le doute a autant de chances d'être beau que la certitude - d'être laide. *Celui qui se connaît est beau ; celui qui s'ignore est laid* – Plotin.

L'homme d'esprit voit loin dans l'immensité des possibles ; le sot ne voit guère de possible que ce qui est – D.Diderot. Celui-là sait comment on échappe aux mailles, pourtant fines, de son esprit. Celui-ci est persuadé, que sa bêtise tient ferme tout ce qu'elle renferme et ce qui ne s'enfuit pas par soi-même. Mais ce qui distingue un homme d'esprit, c'est l'immensité des impossibles qui, pourtant, existent : la vie, l'esprit, la beauté, la bonté – et que le sot prend pour allant de soi.

L'homme n'est que son soi connu - Hegel - *Der Mensch ist nur das, was er von sich weiß*. Le soi connu, c'est le *quoi*, le *pourquoi*, le *comment* de cet être, se réduisant au faire, au connaître, au représenter ; mais il existe (on aurait dû dire - est) un autre soi, le soi inconnu, dont l'être s'identifie au *qui*, dans lequel trouvent leur source et le rêve et la pensée.

Nos gestes et nos pensées résument assez bien notre soi connu ; mais les sources mystérieuses de nos rêves et de nos pulsions appartiennent à notre soi inconnu. Le verbe reflète fidèlement la pesanteur du premier,

l'esprit révèle la grâce du second. *Nos perceptions se présentent sous un double aspect : l'un net, mais impersonnel, l'autre confus et inexprimable* – H.Bergson.

Le moi tardif, haïssable, génético-causal - G.Benn - *Kausalgenetisch, haïssable, das späte Ich*. Le soi inconnu, le soi des commencements, à la naissance des causes et des genres, est le seul aimable. Le bon goût : aux quêtes parfaites - réponses inabouties. Le dégoût guette toute fin.

La musique du soi inconnu est mise en notes et interprété par le soi connu. *Cette non-maîtrise d'une voix plus entendue que prononcée laisse intacte la question de son origine* - P.Ricoeur. La maîtrise de ta voix prononcée laisse à autrui la joie d'entendre une fin, ne t'appartenant pas. Respect des sources et des achèvements.

Pseudo-valeurs, refuges des médiocrités : vérité, liberté, authenticité. S'opposant au rêve impossible, à l'esclavage d'une passion, au désespoir autour d'un moi introuvable.

Un paradoxe entre noms et verbes, prix/valeur et apprécier/valoriser, peut se voir dans la définition du bon et du mauvais narcissisme : le mauvais valorise, de l'extérieur, le prix de ses copies, et le bon apprécie, de l'intérieur, la valeur de ses créations ; chez le premier, ses productions sont des traces reconnaissables du soi, chez le second - des échos d'un soi inconnaissable.

Le chemin vers soi-même est aussi bête que le chemin contre soi-même ; la docte introspection comme la confession indocte ne valent pas grand-chose là où règne l'invention - le regard initiatique sur le soi inconnu, les yeux fermés sur le soi connu.

Pour ne pas se déchaîner, ils veulent vaincre leur soi connu. Je me

déchaîne, m'étant soumis à mon soi inconnu.

La bonne éducation consiste à cacher tout le bien, que nous pensions de nous-mêmes, et tout le mal, que nous pensions d'autrui - M. Twain - *Good breeding consists in concealing how much we think of ourselves and how little we think of the other person*. L'éducation est plus précieuse en tant que décoratrice ou hébergeuse plutôt que cachottière : *L'éducation est pour les gens heureux une parure, pour les malheureux - un refuge* - Démocrite. Le bon goût étant un nécessaire équilibre entre l'enthousiasme pour l'inconnu et la haine du connu, - autant concentrer le premier sur soi-même et la seconde - sur autrui.

Il ne suffit pas de parler devant Dieu ; encore faut-il qu'on parle à soi-même, comme Hamlet, comme [Pascal](#), comme [Valéry](#). Et c'est ce qui manque à [Cioran](#), qui s'adresse tout le temps aux autres. Même le destinataire de [Nietzsche](#), le surhomme, n'est qu'une seule facette de soi, portant la puissance et méprisant la faiblesse. Mais ce qui est vulnérable en nous est plus noble.

L'homme est un miracle ignorant son thaumaturge. Ce qui le sépare de sa naissance ou de sa mort, d'une pierre ou d'un singe, d'une machine ou d'un dieu, donne une métrique vertigineuse, où l'infini brouille les calculs et inverse les valeurs. La foi est un élan, chaud et soudain, vers une sommation, lancinante et certaine. Quant à celui qui ne l'entend pas, soit il est trop loin de soi-même, soit il ne consulte que ses oreilles, tandis que c'est notre âme qui est sollicitée. L'horreur ou le silence du merveilleux empêchent d'en ressentir la présence.

En m'extasiant devant chacun de mes sens - face à la merveille de la fonction, à la merveille de l'outil, à la merveille de l'empreinte - je ne sais pas sur quelle facette la présence du prodigieux démiurge est la plus manifeste. Mais l'absence d'une seule, dans la perspective de la vie, rend

absurde toute idée de hasard, de réalisation mécanique ou de résurrection. Le démiurge n'est pas mauvais, comme disent les Gnostiques, pour justifier leur recherche du soi ; il est bon, puisque je peux créer au nom de et par un soi inconnaissable, qui est le vrai destin de mon soi inconnu.

Je commence par comprendre, qu'aucune autorité extérieure ne peut prendre en charge les questions les plus brûlantes de mon *existence*, et je finis par reconnaître qu'aucune autorité intérieure, non plus, ne résume mon *essence*. À ce double meurtre, les spadassins, le soi connu et le soi inconnu, donnent le nom métaphorique de mort de Dieu.

Piètre Dieu, ou piètre amour, chez les bouddhistes : *On ne peut connaître Dieu qu'en l'aimant* (et St Paul n'en est pas loin non plus). Un dieu connu ou un amour du connu ne peuvent être qu'insignifiants. Il faut aimer pour renaître et non pas pour connaître. Mais si se connaître, c'est entendre l'appel de son soi inconnu, aimer, ce serait se munir d'une bonne ouïe.

Mon soi est le seul contact direct avec Dieu ; et comme Lui, il reste inaccessible et incompréhensible ; je reconnais sa présence par le besoin de chanter (et non seulement de parler), de danser (et non seulement de marcher), de poétiser (et non seulement de narrer), bref - de prier, de ne pas m'attendre à une réponse et même de renoncer à poser des questions ; comme Dieu, on ne peut vénérer que le soi inconnu, sans se faire d'illusions : *Un poème est toujours une quête du moi* - G.Benn - *Ein Gedicht ist immer die Frage nach dem Ich*.

Les étapes vers la méconnaissance définitive de son soi : on commence par l'identifier avec nos actes, ensuite on lui attribue nos idées, dans un dernier sursaut de chercheur opiniâtre, on laisse nos passions le représenter. Et l'on finit pas se résigner : entre le soi et n'importe quoi d'autre, il est toujours possible de percevoir d'infinis interstices.

Narcisse, qui serait incapable de s'adresser aux dieux, ni en croisant le regard d'Apollon ni en s'élevant à la hauteur de Dionysos (ces deux interlocuteurs réveillent notre soi inconnu), donc sans talent ni intensité, ne serait qu'un sot auto-satisfait, se contentant de son soi connu. L'esprit doit préserver imperturbable la surface réfléchissante, et l'âme – percer la profondeur houleuse.

La distance, dont il est question ici, est semblable à leur *différence ontologique* : l'être du soi inconnu perce dans l'étant du soi connu, mais il est toujours infiniment *distant*, il se tient à l'écart, et cet écart est irréductible.

Se rapprocher de la Nature ou s'en éloigner ? Débat trop vague, puisqu'il y a trois porteurs possibles des déviations (contre l'unicité de l'homme, au-dessus de ses mesures, au-delà de ses valeurs) : le mouton, le robot, l'ange. Le premier profane l'arbre au profit de la forêt ; le deuxième réduit les rythmes aux algorithmes ; le troisième sacrifie le soi connu au soi inconnu.

À la possession trop intime : *Tout ce qui est à moi, est sur moi* - Bias - *Omnia mea mecum porto* - je préfère la possession à distance ; ce qui est sur moi n'est pas à moi. Tout ce qui est à moi, m'est caché. Plus une chose inaccessible me manque, mieux je la possède. Qu'est-ce qui est le plus lointain de mon soi connu ? - mes désirs ! Et Ovide : *ce que je désire, est avec moi* - *quod cupio, mecum est* - vise son soi inconnu.

Ce qui mériterait le nom de divin, à part Dieu lui-même, vit dans ton âme, sans liens compréhensibles avec la raison, les noms, les connaissances, privé, donc, de réalité, de langage, de représentation. *À jamais - innommable, à jamais - inconnu, à jamais - irréprésenté, et cependant - vécu dans l'âme* - D.H.Lawrence - *Forever nameless, forever unknown,*

forever unrepresented, yet forever felt in the soul. Les uns verront ainsi leur Dieu, les autres - leur meilleur soi.

Mon soi inconnu est assez éloigné de l'en-soi **hégélien** (qui s'exprime, tandis que le soi inconnu ne fait qu'imprimer), mais il est assez proche du Dieu le Père, surtout dans ses rapports avec le Fils, ce soi connu, engendré par une voie non naturelle, et qui ne cherche qu'à traduire la volonté du Père ; pour observer leurs relations impénétrables, on aurait besoin d'un esprit, sain ou Saint.

Rien de lisible chez moi n'émane *de* mon soi inconnu ; je ne fais que recevoir, *par* lui, de l'inspiration intelligible et vivre une aspiration sensible *vers* lui. Tant que je me sens porteur de ce mystère, je ne dirai pas que Dieu est mort.

Perdre la sensation du lointain ou du proche infinis, c'est ainsi qu'on peut définir la mort de Dieu et/ou du soi inconnu, chez l'homme impie et robotisé. *Si tu te débarrasses de grands lointains, tout te sera également éloigné et également proche, dans un monde sans distances* - Heidegger - *Durch das Beseitigen der grossen Entfernungen steht alles gleich fern und gleich nahe, ohne Abstand.*

Je suis toujours à une même distance, distance infinie, de mon soi inconnu. Et il n'existe pas de chemins qui m'y mènent. Ne compte pas même sur la solitude : *La solitude est le chemin, choisi par le destin, pour te conduire à toi-même* - H.Hesse - *Einsamkeit ist der Weg, auf dem das Schicksal den Menschen zu sich selber führen will*) - la solitude ne m'apprend que la futilité de mon soi connu.

Mon soi inconnu ne m'appartient pas, tout en inspirant le goût et la création de mon soi connu. Celui-ci est dans l'élan vers les limites soufflées par celui-là, qui, penché sur le monde, serait ces limites mêmes :

Le soi philosophique, c'est le sujet métaphysique, frontière, et non partie, du monde - Wittgenstein - *Das philosophische Ich ist das metaphysische Subjekt, die Grenze - nicht ein Teil der Welt* - ce soi ouvert serait donc le soi inconnu.

Mon soi connu, c'est mon temps, mon corps, mes fraternités ; mais on ne s'approche de Dieu qu'en se détachant du temporel, du corporel, du multiple (Maître Eckhart) ; ce Dieu ressemblerait à Âtman védantique ou à mon soi inconnu.

Quel sens donner à la prière ? - Dieu, c'est mon âme, et mon âme n'est ni la chose désirée ni le désir même, elle est l'étonnement, l'admiration, la vibration, l'extase, bref - la musique. Prier, c'est donc tenter de lire des partitions divines ou de créer mes propres partitions, si un don divin m'est octroyé. Ce don se manifeste par la voix intelligible de mon soi inconnu et seulement sensible. Souviens-toi, que *prier*, en hébreu, veut dire *juger son propre soi*.

Ils abandonnent le haut au profit du profond, comme ils abandonnent le lointain, pour se fondre dans le proche, en fuyant l'inaccessible ou l'inexistant ; le résultat est le même - la platitude d'un soi commun et transparent.

En dehors des manuels, la seule profondeur respectable est celle de ma propre épaisseur, quel que soit le fond, sur lequel elle se pose. Mais l'homme moderne, qui veut passer pour profond, échafaude un savoir consensuel, au-dessus duquel ne s'étale que sa platitude. La hauteur, en revanche, est une attitude, qui égalise les points de départ (bien que les vrais *départs* soient rares) et ne tient qu'à la distance incompressible entre soi et les choses, basses ou hautes. « *La distance, âme du beau* - Lao Tseu.

Tant qu'une idole - Dieu, le salut, l'immortalité, le sens de la vie - se tenait debout, l'image consolante d'un progrès, d'un rapprochement, d'une victoire te permettait de t'accrocher au mouvement ou à la route. Mais une fois que l'inéluctable se produisit, et ton idole gît en ruines, la question la plus vitale, aux crépuscules de la vie, devient : que mettre à sa place ? Plusieurs solutions, également éphémères : proclamer ton soi inconnu en tant qu'un nouveau Dieu, s'étourdir dans le culte d'une création ou se griser dans le vertige d'une intensité. Et se rendre compte, que cultiver son jardin ou éduquer ses élèves relève de la même anesthésiante niaiserie.

La hauteur est une affaire exclusive de l'homme créateur ; aucun mystère, ni Dieu ni le destin, ne la préfigurent, elle est la prérogative du soi connu, de sa force. Le soi inconnu, le mystique, l'intouchable et le divin, tapit nos profondeurs et fonde nos croyances : *Le soi, invisible, touchant, dans sa profondeur, Dieu – voici la foi* - Kierkegaard. Et touchant, ou plutôt s'unifiant avec le soi connu – voici la création.

Vain est tout ce qui ne mette pas d'accord nos deux soi, le connu et l'inconnu. Cent fois plus vain - ce qui nous y mette d'accord... Deux surfaces du ruban de Moebius : le lointain et le proche y changent si étrangement d'ordre.

En écrivant, je m'adresse toujours à mon interlocuteur virtuel, et ma tonalité dépendra de la distance qui m'en sépare. La morne impersonnalité des écrits académiques ou cliniques s'explique par le choix des collègues comme confesseurs ou juges. Invite plutôt le Créateur ou Ses anges (dont mon propre soi inconnu) à se pencher sur tes pages, et je pratiquerai sans doute le ton grand seigneur.

En quels termes puis-je parler de proximité ou d'accessibilité de mon soi inconnu ? Il m'est plus proche que la raison elle-même, puisque c'est lui

qui anime mon esprit, pour qu'il devienne âme ; et ce souffle est plus spontané que mes mots, mes idées ou mes actes. Il est mon ouverture vers la merveille du monde, de la vie, de la raison ; il est si proche, que les myopes ne le voient même pas : *Le moi intérieur m'est caché* - Wittgenstein - *Das Innere ist uns verborgen*.

L'imposture de notre soi connu, avec ses solutions, qui se substitueraient au mystère de notre soi inconnu, est du même ordre que celle de St Paul, démystifiant, dévoilant le Dieu inconnu devant l'Aréopage.

Ton soi connu *mesure* les distances, ton soi inconnu *crée* les proximités. La mesure rassure, la création émeut. *La proximité n'est pas un état, un repos, mais une inquiétude, un non-lieu* – E.Levinas. La vraie proximité est divine ; on ignore la source et la finalité de son attirance.

Je ne sais pas si Dieu ou mon soi inconnu ont un esprit ; ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas de visage ; et c'est ce qui les rend parfaits destinataires de mon écrit, car au lieu des affirmations, il parlera requêtes – arbres ouverts à l'unification suprême. *La question du penseur est la question de l'élève* – E.Levinas.

Aimer son soi inconnu, sans le connaître, comme aimer Dieu sans Dieu, sont de bonnes définitions d'un philosophe ou d'un agnostique.

Toute religion, qui ne dit pas que Dieu est caché, n'est pas véritable – Pascal. De même que tout homme, qui ne voit pas que son vrai soi, c'est le soi inconnu, se fourvoie en ne suivant que son soi connu.

On doit traiter son prochain, comme on traite son soi connu, et qui peut être parfaitement haïssable ; le soi aimable est le soi inconnu ; mais l'aimer comme un lointain étranger n'est pas à portée de tout le monde. *Si le moi est haïssable, quelle ironie que d'aimer son prochain comme soi-*

même – Valéry.

Le soi lointain, prégnant et intouchable, sans forme ni contours ni productions, le seul soi méritant notre autolâtrie, c'est le soi inconnu. C'est la capacité de former un axe continu entre ces deux soi qui distingue le philosophe. *Le soi connu : le soi le plus proche, le plus visible et apparent* - Heidegger - *Das 'Ich' : das nächste, vordergründliche und scheinbare Selbst.*

La perte du croyant, c'est de rencontrer son Église – R.Char. Sa superstition perdra une plate attache, mais sa foi pourrait gagner en hauts détachements. Je ne gâche pas le régal du foie gras, en rencontrant une oie entière. Il ne faut pas confondre l'Être (le soi inconnu) avec sa maison, qui est le Langage (le soi connu). Tout chemin est un sentier battu, s'il mène à l'étable ; laisse à tes impasses le soin de ton credo nocturne (*troupeau d'étoiles vagabondes* – J.du Bellay).

Le soi inconnu fuit les horizons et se fixe aux firmaments ; l'être se réfugie dans l'ampleur, le devenir tend vers la hauteur. *On croyait s'éloigner, et on se trouve à la verticale de soi-même* - M.Foucault. En hauteur, je m'aime, sans me connaître, je me vois en Narcisse, je fais de mon soi connu – une Galatée ; la sottise delphique me condamne à la platitude de la connaissance de soi.

Je suis avec mon soi connu, lorsqu'il s'agit de faire, de réfléchir, de ressentir ; mais pour que je sois avec mon meilleur soi, avec le soi inconnu, il faut que j'aime. *Quand je n'aime pas, je ne suis pas moi-même* – M.Tsvétaeva - *Я, когда не люблю, - не я.*

L'amour est un plongeon dans la source du rêve, où vivote, d'ordinaire, notre soi inconnu ; avec le dessèchement du pays du rêve, entraînant une non-vitalité de l'amour, on ne reste qu'en compagnie de son soi connu,

bien enraciné dans le terre-à-terre. *L'amour d'un être nous fait pénétrer dans une vie inconnue et faire bon marché du reste* – M.Proust.

L'objet de l'amour narcissique est le soi inconnu, incarnant l'excellence de l'espèce et ignorant la comparaison des genres. Le mystère de cet amour contient le mystère du monde entier ; et ce mystère est non pas seulement observé, comme avec autrui, mais vécu. On ne peut aimer que ce qu'on ne comprend pas, et non pas l'inverse : *Tant que l'homme ne parvient pas à se connaître, tant il lui sera impossible de s'aimer* - J.G.Hamann - *So lange es den Menschen nicht möglich ist, sich selbst zu kennen, so lange bleibt es eine Unmöglichkeit für ihn, sich selbst zu lieben*. L'amour du connu ne peut être que gentillâtre, le vrai amour est idolâtre.

Tant qu'on est avec soi-même (avec le soi connu), on peut être cohérent et honnête, on ne peut pas aimer ; aimer, c'est s'abandonner à son soi inconnu, ce fond, qui prendrait la forme d'un être aimé ; se retrouver est souvent le signe d'une grande perte. *Quand l'amour s'arrête, advient le grand retour vers soi-même* – M.Tsvétaeva - *Когда любовь кончается, наступает великое возвращенье в себя самоё*.

Parmi tous les excès qui rythment mon existence, l'amour est celui qui me met le plus près de mon soi inconnu : je me reconnâitrai dans l'espérance, dans la caresse, dans la solitude et dans la souffrance, et je les exalterai, tandis que la vie des autres sens ne cesse de les dégrader.

Ni réflexion ni pulsion n'atteignent ni ne délimitent mon soi inconnu ; sa seule manifestation indubitable est l'amour qu'on me porte. *Où est ce moi, s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ?* - Pascal - il est ma source profonde, il est le haut firmament de ceux qui m'aiment.

Les yeux, quand ils s'humectent ou se ferment au bon moment, font des

découvertes ou des pertes des deux côtés des pupilles : regards sur complice, égards pour Narcisse. *Ce que tu vois, l'amour le voilera ; ce qui est caché fait entrevoir l'amour* - Arioste - *Quel che l'uom vede, l'amor gli fa invisibile ; e l'invisibil fa veder Amore.*

Connaître, c'est reconnaître - aimez ce que vous ne connaissez pas. Aimer, c'est découvrir un arbre, où tout n'est qu'inconnu ; il s'unifie aussi bien avec le monde qu'avec le vide. L'amour qu'on nous porte, plus que la création que nous portons, est reconnaissance de notre soi inconnu, non cultivé, inarticulable, naturel – Hegel ne disait pas autre chose.

Le vrai soi, le soi réel, celui qui est le proche de la perfection, c'est peut-être le soi inconnu, digne de notre amour : *C'est simple amour de soi, d'être inconsolable à la vue de ses propres imperfections* – F.Fénelon.

L'écoute soudaine du soi inconnu est le signe même d'un amoureux, et le poète est un éternel amoureux, puisqu'il est le seul à en imiter la voix. *L'essence de l'amour : le sacrifice de la conscience de son soi et sa redécouverte et maîtrise dans cet oubli même* - Hegel - *Das wahre Wesen der Liebe besteht darin, das Bewußtsein seiner selbst aufzugeben, doch in diesem Vergessen sich erst selber wirklich zu besitzen* - on abandonne son soi connu, pour se fusionner avec l'inconnu. Et puisque la poésie correspond exactement à la même définition, le poète est l'éternel amoureux, sacrifiant ce qu'il possède à la fidélité à ce qui le possède.

Le bien est paralytique, et l'amour est aveugle ; ils s'entraident, pour ne pas dépeupler notre facette sacrée, qu'ils sont les seuls à animer. L'homme se manifeste, vers l'extérieur, par la science et l'économie, mais sa trinité intérieure complète est faite du philosophe, de l'artiste et du saint, et puisque Dieu seul est saint, le bien et l'amour sont les seuls témoins de notre origine divine. Si le soi connu se charge de notre intelligence et de notre création, le soi inconnu représente le sacré ou, au

moins, le noble.

Qu'attends-tu de l'autre ? - une excitation ou un amour ? Ce qui excite, c'est notre génie, ces dons divins, qui constituent notre soi inconnu. Ce qu'on aime en nous, c'est notre caractère, notre activisme, ce qui résume notre soi connu. Inventer un amour est une tâche à portée de notre imagination ou de notre intelligence, tandis que créer une excitation est hors de portée de l'art. Le choix d'artiste est choix d'amant, puisque son réel est son imaginaire.

La distance apporte de la lumière à l'amitié et de l'obscurité à l'amour. Mais le meilleur, et le plus rare, en toi, perd en saveur, à tout afflux de netteté. Cherche donc la compagnie de l'ami et dérobe-toi à l'assiduité de la maîtresse : dans la clarté amicale, réjouis-toi de l'attrait des ombres vacillantes et dans des limbes amoureux, inspire-toi d'une lumière intraitable.

Dans chaque homme on trouve la triade chrétienne : le Père - le soi inconnu, le Fils - le soi connu, l'Esprit Saint - l'amour. La dernière hypostase se justifie par le fait, que l'amour est le seul sentiment humain, qui n'appartienne ni à l'ampleur de l'espèce ni à la profondeur de l'individualité, et nous voue à la hauteur des béatitudes, des prières et des souffrances.

L'amour, comme mon soi inconnu, le bien, le bonheur ou Dieu, s'impose comme une pure présence-absence, sans que je puisse manipuler la distance qui m'en sépare ou y ajouter mes propres couleurs. *Ce que tu cherches ou ce que tu fuis ne saurait être du bonheur* – M.Lermontov - *Он счастья не ищет и не от счастья бежит*. Le peindre est le recréer.

Le soi connu nous donne de l'ampleur ; le soi inconnu, lui, se décompose sur l'axe vertical : la profondeur de ce dont nous sommes porteurs et la

hauteur de ce vers quoi nous nous sentons portés - nos dons, d'un côté, et nos passions, de l'autre. On nous respecte, ou tombe amoureux de nous, à cause de ce que nous portons - notre talent, notre beauté, notre rayonnement, mais on se sent heureux de vivre à côté de nous - à cause de nos palpitations silencieuses, ou de nos ombres, face à la lumière du bien, du bon, du vrai.

L'amour réveille les superlatifs : *Aimer, c'est une espèce d'action, visant la volupté ; être aimé ne mène à aucune action, être aimé est une forme de supériorité* - Aristote - de supériorité sur ses semblables, tandis qu'aimer, c'est la supériorité de la source de tout Bien, de mon soi inconnu, sur mon soi connu.

Le vrai amour est celui qui surgit de mon contact immatériel avec le soi inconnu de l'autre ; mais c'est toujours à cause de mon soi connu, bien matériel, que je n'aime plus.

Tout humain porte un soi inconnu, dont l'aura invisible émane de son visage. Lorsque cette aura se révèle à un autre visage, l'illumine ou l'embrase, se produit un miracle qu'on appelle amour. En définitive, on n'aura embrassé que des fantômes ou des spectres.

La noblesse de l'esprit, la passion du cœur, la caresse de l'âme, c'est le même climat, se manifestant aux saisons différentes de notre soi, gravitant autour d'une vie mystérieuse. *La passion seule donne aux images - esprit, vie et langage* - J.G.Hamann - *Leidenschaft allein giebt Bildern - Geist, Leben und Zunge.*

Peut-on peindre son soi, en confessant ses turpitudes, face aux Manichéens ou aux duchesses (St Augustin ou Rousseau) ? - à la limite, on y trouve quelques éclats de cervelle. Heureusement, il y a aussi la chair ; et la concupiscence *augustinienne* ou la mauvaise paternité

rousseauïste nous font entrevoir quelque chose de vraiment intime. Heureusement, il y a aussi l'âme et le talent, c'est à dire le regard, qui, à toute sa production, affecte le genre de confession ou de testament.

Quel sens mettre dans la *dissimulation* de celui qui, sans être cryptomane, avoue ne pas se connaître ? Le même gâchis que l'*authenticité* des sots.

Se perdre au milieu des problèmes ou de leurs solutions est signe de bêtise ; la sagesse est de reconnaître, que je me perde, entouré de mystères, tels que le monde, l'homme ou moi-même.

La jeunesse brille par la naïveté de sa bêtise : *tout va de soi*. La maturité se ternit par la pinaillerie de son intelligence : *le soi va vers tout*. L'horizon trop étroit – faute de moyens, le firmament trop bas – faute de contraintes.

Tenir en piètre estime le développement, m'occuper davantage du comment des mots que du pourquoi des idées, m'amuser aux jeux du langage, qui me font épouser des antinomies verbales sans répudier l'unité de mon souffle, - tel est le secret de la plus belle écriture, mais il suppose une maîtrise, une intelligence et un soi puissant, conscient et inconscient à la fois. Sur les axes, qui méritent mon regard, ce qui compte, c'est l'intensité de leurs extrémités et non pas mon choix d'un point privilégié, ma pose musicale et non pas ma position doctrinale.

Notre vrai soi est un grand muet, comme Dieu ou la réalité ; être d'accord avec soi-même est une ânerie impossible. Mieux on s'interroge, moins on se comprend. « *L'homme est un inconnu pour lui-même et il ne sait jamais ce qu'il est capable de produire sous une provocation neuve* » (volé chez [St Augustin](#)) – P.Claudé.

Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître – N.Chamfort.
Comme on ne peut aimer qu'un Dieu inconnu, un soi inconnu, un rêve d'inconnu.

Qui est amoureux de soi-même a l'avantage de ne jamais avoir trop de rivaux - G.Lichtenberg - *Wer in sich selbst verliebt ist, hat wenigstens bei seiner Liebe den Vorteil, daß er nicht viele Nebenbuhler haben wird*. Mais la réciprocité a deux fois plus de chances d'être battue en brèche, et aucun pourpre de l'orgueil ne cachera à l'autre le cramoisi de la honte. Narcisse aime un autre : seul le soi connu sait aimer, seul le soi inconnu est digne d'être aimé aveuglement. Les rivaux te disputent le visible, mais ton amour ne vise que l'invisible et l'inconnu.

Pascal, avant Dostoïevsky et Nietzsche, discerna nettement nos deux hypostases – l'ange et la bête. Mon soi inconnu est l'ange, et mon soi connu – la bête. Et il n'y a pas d'états intermédiaires entre les deux ; l'un fournit la lumière, l'autre en profite, pour jeter ses ombres. C'est pourquoi je suis sceptique face au *grand midi nietzschéen* : *entre la bête et le surhomme - der grosse Mittag zwischen Thier und Übermensch*. Le matin du commencement, sacré par l'ange, inspire la bête.

Le soi inconnu surgit de la nature, et le soi connu provient de la culture. Le second formule des problèmes et en cherche des solutions ; le premier en garde le mystère, dont l'absence trahit le poids du troupeau et témoigne du manque de personnalité.

La puissance et le talent appartiennent au soi connu ; le soi inconnu détermine la hauteur et envoie l'inspiration. Les amateurs de l'*absolu*, de la toute-puissance, inversent leurs rôles : *Le soi inconnu se définit comme une puissance absolue* - F.Schelling - *Das unendliche Ich ist als absolute Macht bestimmt*.

Pouvoir

Ce que j'ai de meilleur dans mon cœur ne peut être ni exhibé, ni traduit en mots ou gestes. C'est un trésor, dont la seule demeure est le cœur même. Ni le bien ni le soi inconnu n'ont de langage à eux ; ils sont inspireurs, et non pas prototypes de tout ce qui est pris pour empreinte, symbole ou icône.

Je cesse d'être mon *soi* (ou deviens plus que moi-même), dès que je produis un mot ou une note, qui ne découlent de rien (le *moi* n'a ni paroles ni notes) et qui émeuvent les autres. C'est pourtant le seul moyen de manifester, que je reste moi-même. Ces signes naissent près de ce point ineffaçable en moi, que n'atteignent ni les chaînes ni les courants.

Comme la poésie nous soulève par son inspiration de l'inexprimable, le bien nous touche par la conscience de sa propre impossibilité, ou plutôt de celle d'émaner de nous-mêmes : *le bien réel ne peut venir que du dehors, jamais de notre effort* - S.Weil. Nous ne pouvons irradier que la pitié : *La pitié est un retour vers nous-mêmes* - La Bruyère.

La plus grande liberté, comme le plus grand esclavage, se résument dans une même formule : accomplir la volonté d'un autre et non la mienne propre. Si cette contrainte extérieure m'est imposée par des hommes, plus puissants que moi, je suis esclave. Si elle m'est soufflée par mon propre soi inconnu, par cette voix d'un bien inné et sacrificiel, je suis homme libre, homme divin. Cette liberté est une merveille irrationnelle, accessible même au dernier des hommes ; la liberté animale, celle du

choix d'un acte dans un ensemble des actes possibles, est une merveille rationnelle, accessible même aux fourmis.

Le mal accompagne le faire non pas parce qu'on se trompe ou se laisse dévoyer, mais parce le mal est déjà dans le fâcheux écart qu'on constate toujours entre sentiment et acte (l'*acrasie aristotélicienne* ou *dostoïevskienne*, l'impossible maîtrise du soi irrationnel, inconnu), mais aussi parce que l'onde, provoquée par l'acte et propagée par la fatalité, mutile nécessairement quelque être ou quelque sentiment sans défense.

Le bien commence où le soi connu et agissant disparaît, au profit du soi inconnu et rêveur ; mais pour l'homme moderne, là où le soi inconnu se met à chanter, le mal se met à parler.

Personne ne peut dire clairement ce qu'on *est* ; mais ce qu'on *devient* s'écrit en langage de gestes et de mots. Le soi inconnu *est* ; le soi connu *devient*. Entre les deux se faufile la liberté, qui s'affirme surtout dans l'écoute du soi inconnu : *Étant moi, puis-je vouloir autrement de moi* – D.Diderot.

Le sens de la vie : garder, à l'esprit et dans l'âme, la conscience de cette flamme divine, au fond de ton soi inconnu, flamme inextinguible qui s'appelle le Bien, et créer, par ton soi connu, deux traductions de ce message originaire cryptique : l'esprit formant des discours vrais, l'âme forgeant ou se délectant des belles images ; ces traductions sont la connaissance et le rêve.

La liberté éthique se découvre dans la résignation de mon soi connu de porter une souffrance sacrificielle, que me souffle mon soi inconnu, source de tous les mystères : du bien, de la création, de la beauté. *Le retournement du moi en soi, le désintéressement en guise de vie, un soi*

malgré soi comme possibilité de souffrance – E.Levinas.

L'étroitesse de la gamme du doute explique la prolifération des consciences tranquilles. Le soi connu, le terrestre, se calme en s'interrogeant : *mes réalisations, m'approchent-elles de mes ambitions ?* Le soi inconnu, le céleste, est déchiré par le dilemme : *suis-je un dieu ou une canaille ?*

Le soi fini voit le monde en cercles autour du hic et nunc ; le soi infini ne vise que le bien - B.Russell - *The finite self sees the world in circles around the here and now ; the infinite self aims simply at the good*. Avec de simples astuces topo-chrono-logiques, on réduit toujours le soi infini au soi fini. En revanche, c'est le soi inconnu qui refuse toute analogie, comme d'ailleurs toute inversion, avec le soi connu. Le bien est la demeure du premier ; le beau est l'atelier du second.

Parmi les défaites de l'homme, la perte la plus fatale est celle de sa divinité (que d'autres appelèrent mort de Dieu). Tant que le prêtre, clérical ou laïc, s'adressait aux fantômes invisibles, le paroissien pouvait se persuader de leur présence virtuelle ; mais depuis qu'il ne harangue que le contribuable, aucun voile, aucun écran ne reflètent plus aucun mystère - une sobre réalité a tout envahi.

Le vil besoin de reconnaissance – spirituelle, amoureuse, sociale – est, hélas, inné ; il ne quitte jamais notre soi connu, ce représentant de l'espèce. On ne s'en débarrasse qu'en se soumettant, aux moments extatiques, à son soi inconnu, à cet interprète de nos meilleurs élans, à cette source de notre liberté.

La volonté guidée exclusivement par la raison, telle est la conséquence mentale de la robotisation cérébrale des hommes ; la volonté de vie

(Schopenhauer) ou la volonté de puissance ([Nietzsche](#)), ces deux formes d'un soi inconnu, unique, voué à une défaite glorieuse, disparurent au profit de la volonté de réussir, cette forme d'un soi connu, transparent et grégaire. Le romantisme, c'est l'élégance d'acceptation de la défaite ; le contraire du romantique n'est pas le classique (qui est un romantique apaisé), mais le robot, programmé pour la réussite du cerveau et la perte de l'âme.

Où peut bien se cacher le meilleur de moi-même ? Et si c'était ce qui me reste, une fois que je me suis vidé de tout ce qui ne m'appartient plus, c'est à dire de tout ce qui était, en moi, visible ? *Ce qu'on ne nous prend pas nous reste, c'est le meilleur de nous-mêmes* - G.Braque. Rien ne m'appartient, mon meilleur est toujours ailleurs, entre les mains d'un Créateur moqueur. J'appartiens à ce qui me surpasse, à ce que je crée, j'en suis esclave. Les libres, c'est à dire les mécaniques, proclament, orgueilleux et niais : *L'homme libre s'appartient* - G.K.Chesterton - *The free man owns himself*.

La théorie évolutionniste annonce la suprématie du fort ; [Nietzsche](#) dénonce celle du faible. Tous les cartésiens voient en l'esprit le sommet de nos facultés ; et [Nietzsche](#) en fait la lie. Pourtant, la contradiction n'est pas du côté, où l'on la cherche ; elle n'est que psycho-langagière : [Nietzsche](#) appelle *faible* celui que tout le monde, moi y compris, appelle *fort* ; et son *esprit* est vaste, tandis qu'il n'est respectable que profond, tout en s'opposant à la hauteur d'âme. *Celui qui a de la force, se défait de l'esprit ; j'entends par esprit la grande maîtrise de soi-même* - [Nietzsche](#) - *Wer die Stärke hat, entschlägt sich des Geistes ; ich verstehe unter Geist die grosse Selbstbeherrschung* - et l'on finit par se solidariser d'avec son âme, le porte-voix du soi inconnu !

Plus je vois dans la tête le foyer de ma personnalité, plus je perds mon

visage. *L'humanité a égaré le secret de se donner à soi-même un visage* - G.Bataille. Mieux je renonce à ma personnalité visible, au profit de mon soi invisible, plus mon âme a de chances d'en devenir le chantre.

Pour un maître du regard, la manière la plus naturelle de se présenter, devant son soi inconnu, est, le plus souvent, une afféterie ou une pose ; dès que les hommes apparaissent à ses horizons, il prend position ou adopte une posture, ces empreintes visibles d'une lumière lisible ; la pose est l'ombre lisible d'une lumière invisible.

Aujourd'hui, tous les comptables, intellos ou ingénieurs, obsédés par l'appât du succès, s'efforcent à *se dépasser*, comme si le soi avait de nettes frontières, que seuls les faiblaris n'oseraient franchir ; ils ne s'aperçoivent pas que l'espace réservé à cette compétition s'appelle platitude. En hauteur, on se sacrifie ou reste fidèle - c'est à dire, on capitule - face à son soi inconnu. *Ce n'est qu'en se dépassant que l'homme est pleinement humain* - Jean-Paul II - mais l'homme est tenté d'être, même par intermittences, surhumain, immuable et intraduisible.

Et l'ange et la bête, dans l'homme, appartiennent à cette partie de sa réalité, qui est parfaite, tout en restant inconnue ; mais c'est la partie banale, connue et imparfaite qui l'occulte.

Le sous-homme, en moi, est ce qui reste insensible à l'espérance et à la création ; la bonne politique avec les trois autres facettes : me méfier des hommes, me défier de l'homme (du soi connu), me confier au surhomme (au soi inconnu).

Tout homme est capable de descendre dans ses profondeurs, où se blottit son soi connu, aspiré vers la lumière. Mais très peu tournent leur regard vers la hauteur, ce séjour ombreux de leur soi inconnu et immobile. On

connaît la trajectoire du premier : *C'est le moi d'en-bas qui remonte à la surface* – H.Bergson - chez les non-créateurs, surface voulant dire – platitude.

L'homme est cerné de toute part par des images communes ; il ne peut être ouvert que vers la hauteur, où il peut encore vivre son soi inconnu, source de ses propres images : *Son regard ne scrutait plus l'étendue, mais s'évanouissait dans l'Ouvert* - Rilke - *Sein Blick war nicht mehr vorwärts gerichtet und verdünnte sich im Offenen.*

Le confesseur, le philosophe, le poète savaient jadis ce que c'était que l'homme inconnu ; désormais, les statisticiens, que sont romanciers, médecins ou inspecteurs des impôts, nous enquiennent avec l'homme connu, qui n'est que légèrement supérieur au cochon. *En tant que romancier, je me considère supérieur au saint, au scientifique, au philosophe, au poète, qui ne perçoivent jamais la bête en entier* - D.H.Lawrence - *Being a novelist, I consider myself superior to the saint, the scientist, the philosopher, and the poet, who never get the whole hog.* Cette bête ressemble de plus en plus au robot, intronisé dans des bureaux.

L'homme se compose de deux facettes : la mystérieuse ou la divine, qui nous projette vers la hauteur, et la problématique ou l'humaine, qui nous voue à la profondeur. Je soupçonne que le meilleur soi, le soi inconnu, soit exactement cette hauteur divine, qui, tout compte fait, n'est pas moins humaine que la platitude ou la profondeur du soi connu. *L'homme ne doit pas se tourner vers soi-même, mais vers la hauteur, qui vit en lui ; ce qui n'est qu'humain est en-dessous de cette hauteur* – V.Weidlé - *Человек обращён не к себе, а к тому высшему, что в нём живет. Всё только человеческое - ниже человека.*

Dieu ne nous envoya aucun indice du sens de Sa création ; face au monde réel ou imaginaire, c'est à l'homme lui-même qu'il appartient d'en déterminer la hauteur ou la bassesse, la profondeur ou l'étendue, la grandeur ou le poids, la largesse ou le volume. *L'homme est la mesure de toutes les choses, de celles qui existent et de celles qui n'existent pas* - Protagoras. Mais seul l'homme de la démesure produit de bonnes unités de mesure. L'homme est plutôt le choix des échelles que la mesure même. Les choses, qui existent, prirent du poids, sous forme de marchandises, elles deviennent souvent la mesure des hommes. Les choses, qui n'existent pas, n'intéressent plus que le poète, qui les trouve dans son soi inépuisable.

La transcendance algébrique ou l'immanence géométrique détournent l'homme de son seul infini, du soi inconnu, blotti dans sa Caverne, origine de la mesure humaine. *Au commencement, le feu, l'eau, la terre et l'air ne connaissent ni raison ni mesure, en l'absence de Dieu* - Platon.

En puissance, tout homme possède une hauteur virtuelle, dont l'accès est, malheureusement, condamné par la présence des hommes impassibles. La hauteur se donne à l'homme qui vibre : *Ceux qui ne chercheront refuge qu'en eux-mêmes, parviendront à la Hauteur. Mais il faut qu'ils soient inquiets* - le Bouddha.

Sans le talent, toutes les productions sont circulaires ou rectilignes. Le talent, c'est le surgissement d'un second foyer, d'un soi connu articulé, à côté du soi inconnu inarticulable. Et le génie, c'est l'art d'écriture elliptique, équilibrée, harmonieuse, également respectueuse des deux foyers.

L'homme eut toujours un pressentiment de son soi inconnu, qu'il cherchait, successivement, à rendre plus beau, plus grand, plus fort, bien

que les seuls contacts crédibles avec l'original fussent réservés au seul domaine de l'art. L'art mort, l'homme ne cherche plus qu'à préserver la place sociale de son soi connu. Qui comprendrait encore Pascal : *Nous travaillons incessamment à embellir notre être imaginaire et négligeons le véritable* ? Hélas, au lieu des manières à embellir, on ne se soucie plus que des carrières à réussir.

Ce qu'est l'humanité, je le sais essentiellement d'après la mémoire collective, et c'est rationnel, fermé, fini. Ce qui palpite en moi, en revanche, est irrationnel, ouvert, infini, et je l'appelle – le soi inconnu. Ma misère serait, que ma vie ne reflète que l'humanité transparente, sans la moindre étincelle de mon obscur soi. Sénèque est encore plus catégorique : *Ô quelle vile chose que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité ! - O quam contempta res est homo, nisi supra humana surrexit !* .

Il est propre de l'homme de tendre vers des limites : les uns sont dans la créativité des commencements, des points zéro, des contraintes qui déterminent la nature de la convergence ; d'autres sont dans la routine des pas intermédiaires ; enfin, d'autres encore sont dans la limite même, tel Cioran, y plaçant son soi inconnu et ainsi restant un Ouvert : *Je suis la limite des tensions*.

L'insignifiance de notre époque n'est due ni à la tyrannie des sciences ni au dépérissement des arts, mais aux hommes en rupture de tout contact avec la noblesse, avec ses deux arbres unificateurs morts : la poésie et la passion. L'horreur de ces hommes, c'est qu'ils crurent se connaître et maîtriser leur soi terrestre, tandis que les hommes célestes sont en difficulté à s'entendre avec eux-mêmes.

Ne vous affligez pas de ce que les hommes ne vous connaissent pas ;

affligez-vous de ne pas connaître les hommes – Confucius. Tout ce qu'on peut connaître de l'homme, on peut l'inculquer aujourd'hui à la machine. Ce qui est affligeant, c'est que l'homme se désintéresse de ce qui est inconnaissable en lui-même. Le connu est déjà dans l'apparence, l'inconnu est encore dans l'essence.

Ce peuple serait plein d'originaux, qu'il serait impossible d'en rien savoir ; car nul homme n'ose être lui-même – Rousseau. Un autre peuple se présenta comme la nature l'a coulé. Depuis, on sait tout sur le troupeau.

Les plus belles pensées ne seraient que des *regards* (*Er-eignis* - *Er-äugnis* - Nietzsche) et non pas des *événements* (qui, étrangement, nous dévoient vers le *de-venir* ou vers l'être - *co-бытие* - le *co-être* - ou vers leur fusion dans le *soi*, qui serait un *événement d'appropriation* : *Er-eignis der Er-eygnung* - Heidegger - un joli jeu de mots, en allemand, et un impossible charabia en français). *Le regard, c'est une flèche visuelle décochée vers l'infini* - Ortega y Gasset - *Mirar es disparar la flecha visual al infinito* - c'est l'absence des choses qui fait de l'infini une vraie cible. Dieu même, au moins le Dieu des Grecs, hésite entre le regard (*theo* - *je vois*) et l'action (*theo* - *je cours*).

À part quelques traits phonétiques ou idiomatiques, la métaphore prend son envol dans la représentation sous-jacente et non pas dans la langue elle-même. Même le rapport entre les choses et moi-même, rapport reflété dans certaines métaphores, n'est pas une exception, puisque mon soi est également présent dans la représentation, comme tout autre sujet. Et je ne suis même pas sûr, que mon soi, surtout avec sa facette inconnue, y soit mieux représenté que celui des autres.

Jolie ambiguïté dans cette jolie phrase - *je suis fait de ce qui m'échappe* : ou bien ce qu'il y a d'inconnu ou d'incompréhensible en moi est mon

propre soi (le soi inconnu), ou bien ce qui rend mon essence est ce que, à mon corps défendant, je réussis à articuler.

Notre soi le meilleur n'a pas de mots ni de langage fidèle de gestes. La vraie littérature naît de la sensation d'une traduction, d'une *mimesis* de ce fond innommable, indicible et ineffable dans la *même* langue. Sinon on plonge dans une langue étrangère.

Ni la peinture ni la musique ne peuvent rendre ni mon regard ni ma houle. Et, dans mon soi révélé ou palpitant, le mot n'a rien de palpable à embrasser ni à reproduire ; c'est une ambition bien niaise, que *ton fruit soit copie de toi-même* – G.Byron - *as our mould must the produce be* ; il n'y a rien à copier - ma création est moi ! Encore que ce soient les meilleurs qui le tentent ; les pires copient les autres ou les choses.

Seuls les polyglottes peuvent donner un sens profond au silence : les expressions d'un même sentiment, dans des langues différentes, n'offrant ni intersection ni noyau communs, on se réfugie dans ce vide silencieux, ce réceptacle du vrai soi (serait-ce la *khôra platonicienne*, cet espace réservé à l'accueil des idées ?), du soi indicible et intouchable, débarrassé et des mots et des choses : *L'esprit vide d'objets est le but du sage* - Upanishad - je dirais qu'il en est la contrainte.

L'agaçante capacité protéiforme du verbe *faire* – de l'action au constat, de la création au bilan. Pour moi, le soi inconnu est fait ; il est à faire, pour Valéry : *C'est ce que je porte d'inconnu à moi-même qui me fait moi* - je le traduirais par : *ce qui devient connu quitte mon vrai soi*.

Deux sens du mot *signifier* : soit une finalité - former un arbre de signes, soit une source - renvoyer à l'origine inarticulable. Et c'est dans le sens respectif qu'on dira, que le soi connu est ce qu'il signifie, et que le soi

inconnu signifie ce qu'il est.

Ce n'est pas le mot, c'est à dire l'expression et la connotation, mais bien l'idée, c'est à dire la définition et la dénotation, qui nomme les choses et, ainsi, crée une clôture, l'attraction pour mes prochains immédiats, elle me limite par l'illusion de mon soi connu ; le mot, le juste, lui, m'invite à l'ouverture, au lointain inaccessible, il me maintient dans la certitude, que mon meilleur soi reste inconnu.

Tuer son soi - le *sui-cide* - ah, si l'on pouvait ne se débarrasser que du soi connu, commun, bavard et immortel, pour rester avec le soi inconnu, indicible, vulnérable et renaissant !

Ni les mots, ni même les caresses, n'arriveront jamais à rendre, fidèlement, le fond de ce qui anime notre soi, chaud, palpitant et inconnu ; mais les mots, et surtout leur forme, peuvent avoir leur propre saveur, dont la fin principale serait de nous détourner du monde extérieur et de nous laisser en tête-à-tête avec le monde intérieur. On dirait, que le chinois l'ignore : *Quand elle passe par notre bouche, la sagesse est fade et sans saveur* - Lao Tseu.

Dans le mot, il y a toujours une partie *de qui*, l'écho du soi connu, et une partie *qui*, la voix du soi inconnu. Les idées ou le style, la rigueur ou le ton, le savoir ou le valoir.

Ce qui est digne d'être appelé verbe, n'est pas *de* notre soi connu, mais à notre soi inconnu. Comme ne l'est pas, non plus, le dernier de nos gestes, nous résumant. L'inspiration ou l'expiration.

Ceux qui manquent de musique, se rabattent sur le bavardage ; ceux qui manquent de mots, se réfugient dans le silence. Notre âme, notre esprit,

notre corps – du mystère au problème, pour s'immobiliser dans la solution : *Je me comprends beaucoup moins bien dans ma parole que dans mon silence* – H.Hofmannsthal - *Ich verstehe mich selbst viel schlechter wenn ich rede, als wenn ich still bin* - un pas de plus, et tu retrouveras la bénie incompréhension de ta musique.

Dans le réel, il n'y a aucune trace de poétique ; la poésie est de la traduction et non de l'imitation (la mimesis de [Platon](#) et [Aristote](#)) ; traduction artistique d'un message mystique, inarticulé ; notre soi inconnu est mystique, et le soi connu – poétique ; la rencontre entre eux, la traduction du premier dans le langage du second, c'est la création.

Tout message est composé d'un pathos et d'un logos : le premier naît de l'interprétation du mot, le second réside exclusivement dans la représentation sous-jacente. L'écho hautain du soi inconnu, l'œuvre profonde du soi connu ; si je veux m'adresser à Dieu, je dois chercher le pathétique lointain, même au détriment du logique proche.

Du croisement entre l'ironie et la pitié naît la noblesse ; la noblesse multipliée par l'intelligence réveille le talent ; le talent, séduit par l'idée, aboutit à la création ; la création, attirée par le soi, produit le mot - la généalogie du mot, du meilleur, de la *maxime*.

Se parler ou parler aux autres - deux arts différents : sonder les sources ou prospector les fins. *La langue du sage est dans son cœur ; le cœur du sot est dans sa bouche* - la Bible. Est sage celui qui maîtrise ces deux langues, sans se tromper de grammaire. Mais le soi, auquel je parle, est double : le connu et l'inconnu, chacun ayant sa propre langue. Parler au premier, c'est comme parler aux autres, c'est la langue de la raison. Jadis, on ne parlait qu'au second, et c'était la langue de l'âme. Avec l'extinction des âmes, le langage unique, le langage algorithmique, devint le seul outil

d'introspection ou de requêtes des hommes robotisés. La bouche du sage écoute la raison ; le cœur du sot y est sourd.

Mes ruines des mots sont un compromis entre deux regards diamétralement opposés sur la langue : celui de [Heidegger](#), qui y voit une maison hantée par le mystère de l'être, et celui de [Valéry](#), qui en fait un fantôme fugitif, disparaissant dans le devenir du sens. Évidemment, [Valéry](#) est plus intelligent et pertinent, mais il n'avait aucun soi à loger, le souci, que je partage avec [Heidegger](#).

Ni le soi inconnu ni l'être ineffable n'ont rien à gagner des vérités, qui ne manient que des connaissances. *Formuler la vérité, c'est accroître la connaissance de soi, afin que l'âme y reconnaisse la croissance de l'être dans l'univers* - H.Broch - *Die Wahrheitsäußerung, damit die Seele sich das, was dem Ich durch die Selbsterkenntnis zugewachsen ist, wiedererkenne als Seins-Zuwachs im All*. Plus profondément on connaît l'univers, plus haute est la foi dans le soi inconnu, qui est l'âme de l'univers.

L'admirable répartition de tâches entre le soi inconnu et le soi connu, opérée par le Créateur : le premier est en charge du bon (ce mystère intraduisible ni en actes ni en mots), le second s'occupe du vrai (des solutions humaines validées). Entre ces deux tâches se trouve le beau (des problèmes, c'est à dire des mystères articulés dans un langage), dans lequel le premier est inspirateur et le second – créateur.

La première fonction du langage est la requête du modèle, non de la réalité. Plus on est intelligent, plus près du moi, et plus détaché de la réalité, est le modèle. Et je finis par remonter du mot vers sa source intérieure en moi au lieu d'en chercher une projection extérieure.

Le soi inconnu s'approprié des axes métaphysiques entiers ; c'est le soi connu qui est dans le seul positif. *Ma cause n'est ni le vrai ni le bon ni le juste ni le libre, mais uniquement - le Mien - M.Stirner - Meine Sache ist nicht das Wahre, Gute, Rechte, Freie, sondern allein das Meinige.* Si, par omission, je réservais au *Mien* le beau et le haut, je serais près du bon compte.

Se soucier du vrai, c'est se soucier du soi connu : *Si je connais ma relation à moi-même, je l'appelle vérité - Goethe - Kenne ich mein Verhältnis zu mir selbst, so heiß ich's Wahrheit.* Là où commence la foi, initiatrice et invérifiable, gît mon soi inconnu, dont je ne vois aucune relation traçable.

Le soi inconnu m'oriente vers l'éthique, l'esthétique et la mystique ; le soi connu ne maîtrise, seul, que le vrai. *La distinction radicale entre l'être extérieur, le vrai, et le sujet intérieur, susceptible d'illusions - E.Levinas.*

Son soi connu, le véridique, ressemble tellement au soi de son prochain, que Narcisse, à la recherche de son visage, se réfugie dans son soi inconnu, l'inexistentiel. *Ce qui a été cru par tous, et toujours et partout, a toutes les chances d'être faux. Il n'y a d'universel que ce qui est suffisamment grossier pour l'être - Valéry.* Le raffinement d'une vérité universelle est un exercice grossier. Ce paradoxe : l'ennui des concepts dans l'universel ; leur caractère vital dans l'individuel. Plus que la vérité elle-même, c'est notre œil, notre sens du langage, qui s'infléchissent.

Jadis, le *nous* fut malade, dont profitait le sain *moi*. Aujourd'hui, le *moi* avorton est écrasé dans l'étau du *nous* à la santé mécanique ; plus le second avance, plus le premier recule. Et G.K.Chesterton se trompe de pronom (*nos* échecs au lieu de *mes* échecs) : « *Le monde sera bientôt divisé entre ceux qui expliquent les raisons de notre succès, et ceux, un*

peu plus intelligents, qui tentent d'expliquer nos échecs » - « The world will very soon be divided into those who still go on explaining our success, and those somewhat more intelligent who are trying to explain our failure ».

Créer de nouvelles vérités dans un ancien langage est une tâche devenue, de nos jours, triviale. Jouer avec les quantificateurs, connecteurs, négations, sans avoir changé les règles du jeu, est de la routine et non pas de la pensée. « *Penser, c'est dire non* » - Alain – le misérable porte au pinacle une opération syntaxique banale. Même si l'on nie soi-même, c'est toujours de l'inertie.

J'ai vu la vérité, - mon esprit ne l'a pas conçue, mais j'en ai vu la vivante image - Dostoïevsky - Я видел истину, - не то что изобрёл умом, а видел живой образ её. Ce *video* serait antérieur au *cogito*. La conscience du soi inconnu, plus immédiate, que la conception par le soi connu. L'image, se passant de pensée et de discours. Les illusions, non seulement apportant à la vérité de la saveur et de la vigueur, mais la vivifiant. Quand l'esprit n'a pas besoin de goût visuel, pour concevoir la vérité, celle-ci n'aurait besoin ni d'yeux ni d'odorat ni de toucher, un prédicat la résumerait.

Ni l'action ni la réflexion ni même les larmes ne traduisent pas fidèlement mon soi inconnu ; le corps, l'esprit, le cœur sont impuissants dans leurs *recherches*, seules comptent les *trouvailles* de l'âme, surgies du talent.

Je me solidarise avec le Bien, ou bien je me fais chantre du Mal – trop de naturel dans la position, trop d'artifice dans la pose. Du *point* de (la) vue d'homme (de mon soi connu), je dois passer à l'*axe* du regard de surhomme (de mon soi inconnu). Aucun point ne peut être nouveau ; ne vaut que l'*axe*, que mon regard isole, colore, anime et enterre.

Nietzsche veut se débarrasser des ombres de la honte, qui gênent son obsession par la lumière, - il attend le grand midi. Je suis indifférent aux lumières terrestres ; je ne produis que des ombres, le plus souvent à la lumière de mon étoile ; il se trouve que les plus denses et intenses se créent le matin. Sans les ombres, tout devient le même ; avec mon étoile, le même, c'est mon soi inconnu.

Le marteau est une bonne métaphore pour s'opposer à la minauderie des *nuances* ; mais il faut que son matériau soit sélectionné par ton soi inconnu et que sa statue forgée soit celle de ton propre soi connu créateur. Tu dois être l'ange d'un tout personnel, au lieu d'être un démon commun, s'agitant dans le détail.

Notre soi se manifeste sur les facettes éthique, esthétique, pragmatique ; jamais personne ne brilla sur toutes les trois avec le même éclat ; mais nos meilleurs sentiments naissent de la fadeur fatale de l'une d'elles : la honte, l'humilité, la noblesse. *Le sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie* - G.Deleuze – il faut y ajouter les deux autres.

Index des Auteurs

Alain	105	Diderot D.	75,92	Lermontov M.	87
don Aminado	9	Dostoïevsky F.	10,12,14, 15,54,55,90,92,105	Levinas E.	44,48,66,83,83, 92,104
Angélu	37	du Bellay I.	84	Lichtenberg G.	90
Arendt H.	32	Me Eckhart	32,53,81	Lope de Vega	32
Arioste	86	Einstein A.	9,16,20	Maistre J.	48
Aristote	5,8,45,53,55, 88,92,102	Emerson R.W.	17,60	Mandelstam O.	6
Artaud A.	70	Fénelon F.	86	Marc Aurèle	20
Auden W.	48	Fichte J.G.	12,18,36,57,65	Mencius	73
St Augustin	3,14,34,66, 88,89	Flaubert G.	30,39	Montaigne M.	14,20,39, 40,55,67
Bacon F.	39	Foucault M.	84	Morgenstern Ch.	9
Balzac H.	27	Freud S.	9	Mozart W.	44
Bataille G.	95	Gandhi M.	5	Musset A.	45
Beckett S.	49	Gary R.	59	Nabokov V.	17
Beethoven L.	44	Gide A.	72	Nietzsche F.	6-8,10-12,13, 14,16,19,20,22,24, 27,33,34,36,39,40, 40,45,48,51,55,58, 74,77,90,94,99,106
Bélinzky V.	30	Goethe W.	8,15,25,59,104	Novalis	59,74,74
Benjamin W.	69	Habermas J.	28	Ortega y Gasset J.	52,99
Benn G.	76,78	Hamann J.G.	85,88	Ovide	79
Berbérova N.	73	Hegel J.G.	18,19,22,30, 41,57,75,80,86	Parménide	63
Berdiaev N.	55	Heidegger M.	4,5,18,19, 21,40,51,63,65,71, 80,84,99,103	Pascal B.	23,33,39,50, 55,72,77,83,85,90,98
Bergson H.	6,23,61,76,96	Héraclite	23,71	Pasternak B.	29
Bhagavad-Gîtâ	46	Hesse H.	80	St Paul	II,78,83
Bias	50,79	Hofmannsthal H.	49,102	Paz O.	13
la Bible	102	Hölderlin F.	5,11,25	Platon	11,14,19,22, 32,33,74,97,100,102
Boèce	34	Hugo V.	39	Plotin	5,75
Boehme J.	11	Husserl E.	19,65	Prichvine M.	3
Borgès J.	58	Ionesco E.	67	Protagoras	97
Bouddha	78,97	Iskander F.	29	Proust M.	37,52,85
Braque G.	94	Jabès E.	60	Publilius	41
Broch H.	103	Jankelevitch V.	17,66	Rabelais F.	27
Buffon G.	39	Jaspers K.	8,16	Rachmaninov S.	22
Byron G.	53,100	Jean-Paul II	95	Renard J.	7
Céline F.	13,15	Jésus	48,53	Ricœur P.	44,76
Chamfort N.	23,90	Joyce J.	30	Rilke R.M.	16,29,57,58,96
Char R.	20,64,84	Jünger E.	26	Rimbaud A.	40
Chesterton G.K.	24,94,104	Juvénal	44	Rousseau J.-J.	14,88,99
Cicéron	18	Kant E.	8,18,34,64,66,68	Rozanov V.	26
Cioran E.	14,20,24,29, 33,54,61,77,98	Kierkegaard S.	16,24,43, 71,73,82	Russell B.	93
Claudél P.	89	Koublanovsky I.	30	Saint-John Perse	27
Condillac É.	5	La Bruyère J.	91	Sartre J.-P.	17,20,23, 37,46,52
Confucius	14,73,98	Lao Tseu	5,33,52,81,101		
Debray R.	11,16,20,55	La Rochefoucauld F.	46		
Defoe D.	13	Lawrence D.H.	79,96		
Deleuze G.	106	Leopardi G.	69		
Démocrite	77				
Descartes R.	14,34,36				

Schelling F.	18,41,71,90	Spinoza B.	8,15,19,20,	Twain M.	77
Schlegel F.	63		24,47	Upanishad	100
Schnitzler A.	10	Stirner M.	104	Valéry P.	6,14,16,23,
Schopenhauer A.	20,25,	Suarès A.	26		24,29,32,33,34,36,
	34,94	Tacite	58		40,48,58,60,64,77,
Schubert F.	22	Talleyrand	6		83,100,103,104
Sénèque	19,45,55,69,	Tchaïkovsky P.	44	Voltaire A.	55,74,75
	75,98	Tolstoï L.	5,20,47	Weidlé V.	96
Shakespeare W.	29,50,53	Tourgueniev I.	31	Weil S.	21,75,91
Socrate	5,31,74	Tsvétaeva M.	6,30,40,54,	Wittgenstein L.	39,47,61,
			54,73,84,85		81,83

Sommaire

Avant-Propos	I
Valoir	3
Devoir	43
Vouloir	57
Pouvoir	91
Index des Auteurs	107

